BnF Gallica

Mercure galant (1678)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Mercure galant (1678). 1689/07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Uu

(incompl. Mq. Avis au lecteur)

(181)

3400

Utu H897

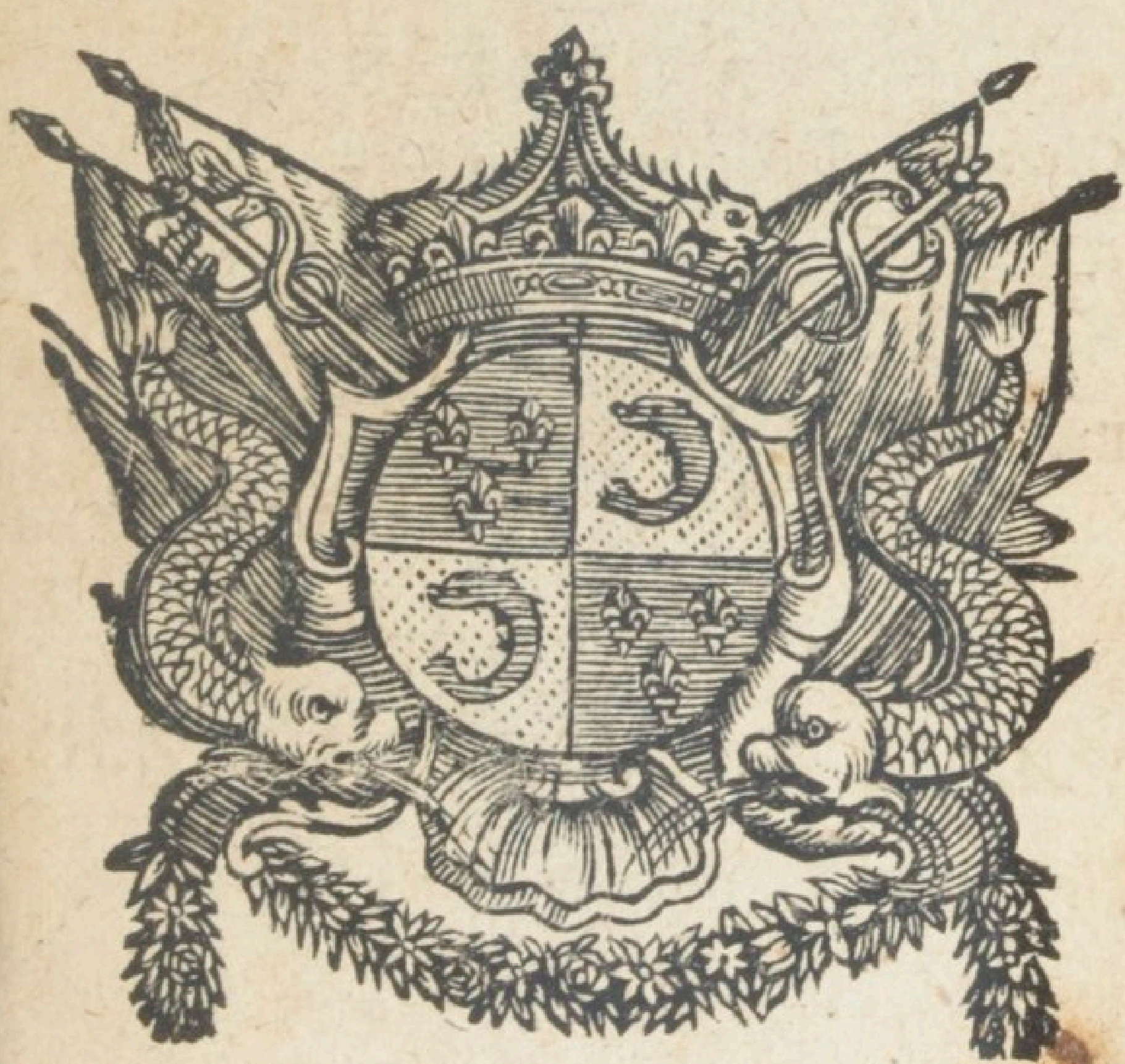
MERCURE GALANT

DEDIE' A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

Divisé en deux Parties.

JUILLET 1689.



A PARIS,
AU PALAIS.

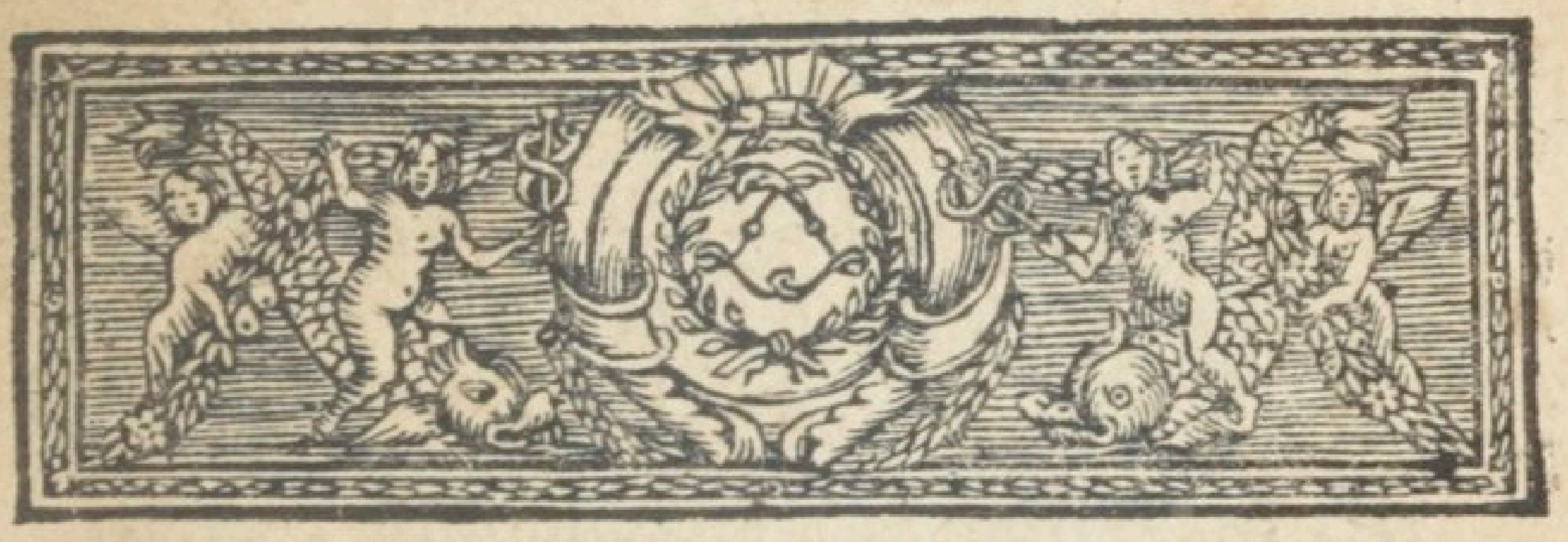
IMPRIMERIE IMPÉRIALE

ON donnera toûjours un Volume nouveau du Mercure Galant le premier jour de chaque Mois, & on le vendra Trente sols relié en Veau, & Vingt-cinq sols en Parchemin.

A PARIS,
Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Justice.
T. GIRARD, au Palais, dans la Grande Salle, à l'Envie.
Et MICHEL GUEROUT, Court-neuve du Palais, au Dauphin.

M. DC. LXXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



MERCVRE GALANT

JUILLET 1689.

IL y a grande apparence, Madame, que le temps ne fera que confirmer ce que j'ay jugé des projets mal soutenus des Ennemis de Sa Majesté, lors qu'en vous parlant

la derniere fois de leurs inutiles mouvemens, je vous ay dit que la Saison avançoit plus qu'eux. Jamais tant de Princes ne furent liguez contre une seule Puissance, & jamais ligue ne parut moins en estat de venir à bout de ses entreprises. Le degré de gloire où la France est élevée blessera long-temps ses envieux sans qu'ils puissent l'abaisser. Elle est gouvernée par un Monarque, dont la sagesse ne sçauroit estre surprise. Sa prudence fait la seureté de ses Sujets, & plus il aura d'En-

nemis unis enſemble , plus ſon triomphe ſera éclatant. C'eſt ce qu'a dit fort agreablement Mademoiſelle de Serigny dans le Sonnet que vous allez lire. Je ne vous diray rien à l'avantage de cette nouvelle Muſe, ſes Vers parleront pour elle , & vous feront voir combien elle a de talent pour la Poëſie ; mais lors qu'il s'agit de loüer le Roy , on n'a qu'à s'abandonner à ce qu'on ſçait de ſes grandes actions. La beauté de la matiere échauffe l'eſprit , & il ne faut qu'écrire natu-

rellement quand il n'y a rien à exagerer.

POUR LE ROY,

SUR LE GRAND NOMBRE De ses Ennemis.

QUe LOUIS dignement sçait porter la Couronne ?
On peut plus que jamais le connoistre aujourd'huy ;
Il voit toute l'Europe en armes contre luy ;
Sans qu'il montre à son front, que son cœur s'en étonne.

Dans le mesme repos, il commande, il ordonne,

Et fort par ſon grand cœur, ſans le ſecours d'autruy,
Il eſt ainſi qu'un Dieu, luy-meſme ſon appuy,
Et tout tremble à ſon gré, dés que ſa foudre tonne.

Cependant, s'il le faut, tel eſt ſon grand deſtin,
Qu'il trouve un ſecond bras dans ſon vaillant Dauphin,
Dont le Nekre & le Rhin ont ſenty le courage.

Que tous les Rois ſoient donc liguez contre LOVIS,
Ils ne font qu'exciter un martial orage
Pour augmenter la gloire & du Pere, & du Fils. du Sr. Coupric

Si la part que les Muſes ont à ces loüanges pouvoit les rendre ſuſpectes, en voicy d'autres dont on ſeroit obligé de convenir, puis qu'elles ont eſté données dans la Chaire de verité. Le Pere Simon de la Vierge, Prieur des Carmes de la Rochelle, ayant à prononcer le Panegyrique de Saint Simon Stok, dont on celebre tous les ans la Feſte à Bordeaux avec beaucoup de magnificence, prit pour ſon texte ces paroles des Machabées, *Sancta glorificavit*. Il inſinua qu'il ne

comparoit ce Saint à Simon Machabée, que dans la veuë d'élever le Chrestien au dessus du Magnanime, & aprés avoir fait une peinture fort vive de l'orage excité contre le Carmel, & dissipé par les soins de Simon Stok; *Quelle protection*, ajoûta-t il, *ne trouveroit-il pas auprés du Monarque à qui nous avons l'honneur d'obeïr, si la Providence l'eust reservé juqu'à nostre Siecle? Ses yeux verroient ce que nostre esprit ne sçauroit trop admirer, un Souverain appliqué sans cesse à tous les devoirs de la Souve-*

raineté, & qui non content d'
rendre à Dieu un culte qui lu
est commun avec ses Sujets, fa
fleurir la Religion par tout où s
puissance s'étend. Son zele tra
verse les Mers, & va cherche
aux extremitez de la Terre de
Peuples ensevelis dans les tene
bres de l'idolatrie. Sous ses aus-
pices, l'Eglise joüit d'une pro-
fonde paix, & pour la conserver,
quels ressentimens, quels inte-
rests ne sacrifie-t-il pas tous les
jours à l'ombre de ses Lauriers ?
La foy du vray Dieu est triom-
phante dans les Royaumes de
l'Orient, & si nos vœux sont

exaucez, bien-tost le bon ordre des choses sera retably dans l'Angleterre. La Posterité pourra-t-elle croire? osera-t-elle mesme s'imaginer qu'en un temps où toute l'Europe estoit armée contre la France, l'Empereur des François n'a épargné ny hommes, ny Vaisseaux, ny armes, ny tresors, pour remettre sur le Trône un Roy que des Sujets rebelles en avoient indignement exclus? C'est pourtant la merveille que nous voyons dans nos jours, & qui semble ranimer les cendres de Saint Simon Stok pour reconnoistre ce miracle avec nous. Si

les Saints qui regnent dans le Ciel s'interessent à ce qui arrive sur la terre, pensez-vous que nostre Bienheureux soit insensible aux revolutions de sa Patrie? Il en est touché, n'en doutez pas: il est touché de voir une Eglise qui paroissoit aussi-bien une Assemblée d'Anges que d'Anglois, n'estre plus qu'une Jerusalem desolée, ou plûtost une Babylone confuse. Helas! comment s'est obscurcy un or si éclatant? Comment une couleur si vive s'est-elle éteinte? Comment des pierres si precieuses ont-elles esté dispersées? Jacques

ſecond, cet admirable Prince que la ſageſſe conſeille, que la pieté conduit, que la valeur anime, a trouvé, comme Judas Machabée, le Lieu Saint deſert, les Sanctuaires profanez, les Sacrifices abolis, & il s'eſt mis en devoir de rendre aux Autels leur veritable decoration, & au Service divin ſa majeſté naturelle; mais les bonnes intentions ne ſont pas toûjours ſecondées. Il s'eſt rencontré des Factieux, qui aprés avoir ſecoüé le joug de l'ancienne doctrine pour embraſſer de nouvelles erreurs, ont perdu le reſpect qu'ils devoient à

la Royauté, & ont engagé dans leur revolte un de ces esprits remuans, hardis, ambitieux, nez pour changer le monde, non pas de mal en bien, & de bien en mieux, mais de bien en mal, & de mal en pis; affable par politique, zelé par interest, pacifique en apparence, assez téméraire pour tout entreprendre, & assez hipocrite pour tout dissimuler. Il s'est insinué insensiblement dans les cœurs, engageant les foibles par le faux éclat de ses raisons, flatant le chagrin des inquiets, joignant la ruse à la malice, promettant la liberté,

& n'exerçant que la tyrannie. Il a eu la cruelle joye d'usurper une Couronne que la chair & la nature l'obligeoient de respecter. Ne tardons plus à le dire, il a trompé les peuples, & il auroit prevalu contre les Rois, si Loüis XIV. & Jacques II. estoient moins que ce qu'ils sont. L'un est retourné dans ses Etats, non pas comme un Roy malheureux, mais comme un Roy conquerant, & l'autre luy en a facilité le retour par des voyes si belles & si peu communes, que les siecles à venir auront peine à les comprendre. N'accusons pas

la Providence de s'estre endormie dans cette rencontre ; elle a voulu par cette conjoncture nous découvrir tout ce que peut l'Heresie ; combien elle est naturellement indocile & indépendante, combien fatale à la Royauté & à toute autorité legitime. La Providence a voulu nous apprendre que les Rois ne trouvent rien de plus ferme dans leur service que les Catholiques, si haïs, si persecutez des Novateurs, & je nomme par respect le Duc de Tirconnel en Irlande, & le Duc de Gourdon en Ecosse. La Providence a voulu encore nous

marquer ce que peut la Religion ſur un Prince malgré la bizarrerie de la fortune, & je veux bien avoüer de luy ce qu'un Auteur celebre a dit d'un autre Empereur, qu'il a eſté clement juſqu'à eſtre obligé de s'en repentir; mais il ne ſe repentira jamais d'avoir hazardé trois Royaumes plûtoſt que de trahir ſa Religion. La Providence enfin a voulu nous faire toucher au doigt, que la France a toujours eſté le plus aſſuré refuge des perſonnes affligées, ſeule Nation qui depuis douze ſiecles preſque accomplis que ſes Rois ont embraſſé le

Christianisme, n'a jamais vû sur le Trône que des Princes enfans de l'Eglise. L'on ne voit rien sous le Soleil qui en égale la grandeur. Le Pape S. Gregoire a donné dés les premiers siecles cet Eloge singulier à la Couronne de France, qu'elle est autant au dessus des autres Couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulieres. S'il a parlé en ces termes du temps du Roy Childebert, & s'il a élevé si haut la Race de Meroüée, jugez ce qu'il auroit dit du Sang de S. Loüis & de Charlemagne. Jugez ce que

pense Simon Stok de LOUIS LE GRAND, qui pour distinguer l'affection qu'il nous porte s'est declaré le Grand Maistre de cet Ordre de Chevalerie, institué sous le titre du Mont-Carmel, dont il a confié le soin au plus actif, au plus vigilant, & au plus infatigable de ses Ministres dans les affaires de la Guerre.

Comme il est parlé du Roy d'Angleterre dans cet Eloge, ce n'est pas sortir de ma matiere que de vous faire voir un Sonnet qui a esté fait par

une perſonne de qualité à la gloire de ce Monarque.

AU ROY
De la Grand' Bretagne.

PRince, tout l'Univers retentit de ta gloire,
Nous te verrons bien-toſt triompher en grand Roy;
Dieu, de qui tu ſoutiens & l'honneur & la Loy,
Prepare à ſon Heros une entiere Victoire.

§

Les Siecles à venir qui liront ton Hiſtoire
Admireront ſur tout ta conſtance & ta foy,

Et

Et sur tes grands exploits Nassau
remply d'effroy,
Par sa chute verra detester sa me-
moire.

S

C'est en vain qu'il croit voir son
triomphe achevé,
Ce superbe Tiran sur ton Trône élevé,
Ne resistera point à ton cœur intre-
pide.

S

La valeur te va mettre au rang
des Immortels,
Tu vas dompter le Monstre, & tu
seras Alcide,
Aprés avoir esté Victime des Autels.

Tout ce qui regarde les Affaires d'Angleterre estant de saison, je croy vous faire

plaiſir en vous envoyant l'Ouvrage qui ſuit. Il court icy depuis quelque temps.

LETTRE
D'UN DEPUTÉ
Des Communes d'Angleterre à un de ſes Amis.

Rien n'eſt plus vray, Monſieur, que ce que vous apprenez aujourd'huy par la voix publique. Noſtre nouveau Roy ne ceſſe point d'eſtre Hollandois, & c'eſt à nos dépens qu'il veut

témoigner sa reconnoissance aux Etats Generaux pour les secours qu'il a tirez d'eux.

Le zele ardent pour la Religion Protestante, dont les Hollandois s'estoient parez dans leur Manifeste, ces secours desinteressez qu'ils donnoient à l'Angleterre pour le rétabblissement de nostre liberté, ont trompé bien des gens parmy nous; mais des Marchands qui sacrifient tout à leur interest, ne se laissent pas conduire par des motifs si genereux. Ils ont declaré qu'ils n'ont jamais eu intention de fournir à leurs dépens les Vaisseaux &

les Troupes qu'ils ont données pour l'entreprise du Prince d'Orange. Ils en font monter la dépense à six cens mille livres sterling, & ils en demandent le remboursement. Il les en faut croire sur leur parole, & vous jugez bien qu'ils n'ont pas oublié dans ce calcul l'interest & le risque de leur argent.

Ils ont remis leurs pretentions entre les mains d'un Agent bien zelé pour le succés de leurs demandes, & jamais le Prince d'Orange ne les a si bien servis lors qu'il n'estoit que leur Sujet, qu'il le fait à present que nous

l'avons fait nostre Roy. Il a fait agir ses Emissaires auprés de tous les Membres du Parlement qui luy sont affectionnez. Il a gagné leurs suffrages avant que la proposition ait esté faite à la Chambre, & sur le retardement qu'on apportoit à déliberer sur une pretention si peu attenduë & si peu raisonnable, il a envoyé message sur message, & a enfin obtenu que Mr Hambden se chargeroit de la proposition des Hollandois & de leur compte, dont il a fait rapport à l'Assemblée.

Vous avez esté témoin dans le

temps de nostre liberté passée, de la maniere dont on agissoit lors qu'il estoit question de dire son sentiment dans les Parlemens libres & legitimement assemblez. Vous sçavez avec quelle liberté chacun s'expliquoit sur ce qu'il croyoit avantageux ou contraire à la Nation; mais ce n'est plus ce que vous avez vû autrefois. Nous ne sommes plus ces mesmes Anglois que rien ne pouvoit intimider, quand il s'agissoit de la conservation de leurs Privileges, & qui refusoient avec tant de fermeté les impositions qu'ils ne croyoient pas destinées

au bien & à l'avantage de la Nation. Les traiſtres qui ſont parmy nous entierement dévoüez à leurs intereſts particuliers, & à leur nouveau Maiſtre, ont ſi fort intimidé les gens de bien par leurs menaces, que nous n'avons plus de force pour nous défendre. Nos langues ſont liées par la crainte, & bien que le plus grand nombre ait regardé avec indignation une propoſition qui va à enrichir des Etrangers à nos dépens, & à faire ſortir du Royaume une ſomme ſi conſiderable, perſonne n'a osé parler. La Chambre eſt demeurée dans

un profond silence, & on a esté obligé de remettre au lendemain pour deliberer sur cette affaire. Je suis sorty des premiers avec la douleur d'un veritable Anglois qui sent vivement le malheureux estat où l'Angleterre est reduite. M.... & quelques-uns de ceux qui conservent encore dans le cœur l'amour de la liberté qu'on nous oste, sont venus chez moy, & nous nous sommes tous trouvez dans le mesme desir de nous retirer de cette Assemblée, pour éviter au moins le reproche d'avoir esté complices de ce qui se fait contre

nostre liberté & contre les Loix ; mais c'est en cela mesme qu'on exerce une tyrannie plus dure sur tout ce que nous sommes. Le Roy Guillaume assuré que ceux qu'il a gagnez par promesses ou par menaces, prévaudront toujours dans le Parlement, veut forcer tous les Deputez à demeurer dans l'Assemblée, & fait un crime à ceux qui se retirent à la campagne. C'est dans cette veuë que ses Creatures ont fait ordonner que les Deputez qui ne sont pas à present à Londres, seroient obligez d'y revenir dans un temps qui leur a esté marqué.

Ainsi on ne se contente pas de nous accabler sous le joug d'une nouvelle tyrannie, on veut que nous soyons les témoins de ce qui se fait contre nous, & que nous y contribuyons au moins par nostre presence, si nous y refusons nostre consentement.

Voilà l'effet des esperances qui nous avoient seduits, lors que nous avons accepté la députation de nos Provinces. On nous assuroit que le Prince d'Orange, deffenseur de nostre liberté, ne demandoit l'assemblée de la Convention que pour donner des bornes legitimes à la Royauté,

asseurer la Religion Protestante contre les entreprises des Papistes, & redonner une nouvelle force aux Loix, en excluant pour toûjours la pretention mal fondée du pouvoir dispensatif. Comme il ne venoit que pour le bien des Anglois, il vouloit, disoit-on, s'abandonner entierement de confiance à eux. Il n'avoit pas besoin de Troupes Etrangeres, il les devoit renvoyer en Hollande. Il regardoit le rétablissement de nostre liberté comme son ouvrage, & il en vouloit estre le Protecteur & le défenseur. Nous l'avons cru sur sa parole, & ce

ſera la ſource de tous nos malheurs. Nous connoiſſons à preſent ſa mauvaiſe foy, ſon ambition ſans bornes, & ſon avarice inſatiable ; mais comment s'oppoſer à ſes volontez, quand contre toutes les Loix du Royaume il ſçait les autoriſer par la preſence d'une Armée nombreuſe d'Etrangers, en eſtat de nous aſſujettir ? Ainſi juſqu'à ce que Dieu y mette la main, juſqu'à ce qu'il luy plaiſe de nous guerir de noſtre aveuglement, ce Prince fera tout ce qu'il voudra parmy nous.

Les ſix cens mille livres ſter-

ling qu'il nous fait demander pour les Hollandois, luy seront accordez., Nous sçavons que cette demande est injuste, que les Hollandois ont eux-mesmes declaré pvr leur Manifeste du 28. Octobre dernier, Qu'ayant esté avertis que le Roy de France & le Roy d'Angleterre avoient fait une ligue pour renverser & aneantir leur Etat, ils avoient consenty au projet du Prince d'Orange, & avoient resolu de luy accorder pour son assistance des Troupes & des Vaisseaux. *Ainsi ils sont con-*

venus que c'estoit leur interest seul qui les faisoit agir, mais nous n'en accorderons pas moins ce qu'ils demandent. Je m'attens mesme que les membres de nostre Chambre qui sont du Conseil Privé, seront chargez de remercier leur Maistre de la bonté qu'il a euë de se contenter pour les Hollandois d'une somme si modique, & je vois la Nation Angloise, autrefois si jalouse de sa liberté, s'accoûtumer à baiser la verge de fer qui l'opprime, & ceux qui auroient auparavant sacrifié leur vie pour l'établissement d'une Republique, contribuer à

resent à celuy d'un pouvoir despotique qui n'est connu que par les Peuples d'Asie.

Il est vray qu'il se menage encore en apparence avec nous, & c'est en cela mesme qu'il abuse mieux de nostre credulité. Il nous a fait valoir la supression du droit sur les cheminées, comme un effet de sa liberalité; mais il nous fera payer bien cher la perte mediocre qu'il fait par cette supression. On a déja insinué aux Deputez de la Chambre des Communes, qu'il falloit des sommes considerables pour assujettir l'Irlande, & pour soûtenir

une guerre au dedans & au dehors ; ces insinuations deviennent bien-tost aprés des ordres. Nous n'avons plus de volonté. Les Imposts nous vont accabler, & nos Loix déja attaquées seront bien tost aneanties, si Dieu ne nous donne la force de prendre les resolutions necessaires pour la conservation de nos biens & de nostre liberté.

La conduite qu'il a tenuë en Hollande ne nous devoit-elle pas assurer de celle qu'il tiendroit en Angleterre ? Il est né Sujet des Hollandois, il a trouvé moyen d'en devenir le Tyran. Il a éta-

bly ſur eux une autorité Souveraine ſans en avoir le titre. Eſtoit-il vray-ſemblable, qu'eſtant Roy en Angleterre, il ſe contentaſt d'une autorite dépendante des Parlemens? Auſſi voit-on déja regner en ce Pays les meſmes manieres avec leſquelles il a aſſervy la Hollande, le choix de ceux qui luy ſont devoüez, avec l'excluſion de tous les autres pour toutes ſortes d'emplois les menaces pour intimider les uns, les promeſſes pour corrompre les autres, l'art de ſe défaire des eſprits libres, & d'exterminer tout ce qui luy reſiſte.

Rien ne le peut retenir dans les vastes projets de son ambition sans regle. Il regarde la Religion comme un instrument qui luy est utile à seduire le Peuples, & nous verrons bien-tost la destruction entiere de la nostre, par la main de celuy qui dans ses Lettres, dans ses Manifestes & dans les Pavillons mesmes de ses Vaisseaux, s'en estoit declaré le Protecteur. Il a déja aboly la formule du serment de Supremacie, dans laquelle les Rois estoient reconnus Chefs de l'Eglise Anglicane. Les Ceremonies, la Musique de la Chapelle de

Vittebal, dont l'usage est toûjours demeuré dans nos Eglises, ont esté suprimées. La pluspart des prieres sont changées, quelques Rites tres-anciens abolis; tout cela, sous pretexte d'unir les Episcopaux aux Presbiteriens; mais dans le dessein veritable de reduire les Evesques au sentiment des Calvinistes. Ce n'est pas qu'il s'embarrasse beaucoup de l'une ou de l'autre Religion; mais la fidelité des Evesques aux Puissances legitimes établies de Dieu, a toûjours esté importune aux Usurpateurs. Le Calvinisme ou l'indépendance sont bien plus

commodes à qui veut tout entreprendre ; chacun y est le maistre de sa conscience. On manque sans scrupule au serment qu'on a fait à son Roy legitime, & on ne reconnoist aucune subordination ny dans l'Eglise ny dans l'Etat. C'est là ce qui convient à present à ses interests ; c'est là ce qui s'accorde à celuy des Princes Protestans dont il croit avoir besoin. Que ces interests changent, il fera ce qu'il faudra pour les suivre, Chef de l'Eglise ou simple membre Episcopal, Presbiterien indépendant, Quaker, Statholdre en Hollande,

Roy à Londres, & Tyran sous tous les divers noms qu'il prendra.

Nous n'avons jamais eu rien à craindre de pareil sous l'autorité de nostre Roy legitime. Il est vray qu'il a voulu mettre des Papistes dans les Charges, & les dispenser de la rigueur des Loix; mais pour détruire la Religion Anglicane, il n'en avoit ny le dessein ny les moyens, puis qu'un Parlement legitimement assemblé sans lequel il ne pouvoit rien faire, auroit toûjours esté en estat de s'y opposer, & de redresser les mauvais conseils

qui luy auroient esté donnez. Ce secours nous est à present interdit. Le Parlement n'est composé que de Creatures attachées en esclaves aux volontez de nostre nouveau Roy, & ceux qui conservent dans le cœur l'amour de leur Religion & de leur liberté si fortement attaquées, sont retenus par la crainte d'un Prince à qui le crime ne coûte rien, pour se défaire de ceux qui luy sont opposez, & par la presence d'une Armée d'Etrangers, prest à suivre en tout les ordres de leur Maistre.

Voilà l'état violent où nostre

foiblesse nous a reduits. Nos Loix sont renversées, nostre Religion sera bien-tost détruite. Réveillons-nous de nostre assoupissement, reconnoissons la main de Dieu qui nous punit pour avoir abandonné nostre Roy legitime. Rallions-nous à luy. Si vous commencez dans vostre Province à lever l'Etendart de la liberté, on se joindra à vous de tous costez, & la fidelité que nous devons aux veritables interests de nostre Nation, sera suivie d'un bon succés, & d'une gloire immortelle. Je suis, &c.

On a veu icy depuis quelque temps une Caleche fort extraordinaire, & que tout Paris a regardée avec autant d'admiration que de plaisir. Elle est faite en forme de Char de triomphe, & ce sont deux jeunes Cerfs qui la trainent. L'histoire de la Chasse d'un Cerf est peinte sur les panneaux de cette Caleche, & les Cerfs que l'on y voit attelez, ont esté instruits à la tirer par les soins de Mr le Marquis de Nonan. Il les a fait voir à Monseigneur le Dauphin, & ce Prince a esté

Le Conte

surpris

ſurpris de la docilité dont on a ſceu les rendre capables. Ils ont ſouvent attiré les regards des Dames dans les Tuileries, où ils ont eſté ſuivis de tout ce qu'il y avoit de monde dans les Allées. Mr de Vin, dont vous avez vû divers Ouvrages galans, leur a adreſſé les Vers que je vous envoye. Il les ſuppoſe attelez à la Caleche, & marque en paſſant ce que virent les Romains du temps de l'Empereur Aurelien. Ce Prince ayant vaincu Zenobie, Reine des Palmyreniens, entra dans Ro-

me ſur un Char traîné par des Cerfs. & voulut par ce triomphe extraordinaire marquer la timidité de ſes Ennemis.

AUX CERFS DE Mr LE MARQUIS de Nonan, lors qu'ils ſont attelez à ſa Caleche.

TImides Animaux, que voſtre ſort eſt doux ?
Deffaits, preſque en naiſſant, de voſtre humeur farouche,
Vous ne nous fuyez plus, vous vivez parmy nous,

Et devenus hardis, vous souffrez qu'on vous touche.
Vos Peres, moins heureux, dans leurs sombres Forests
Sont à chaque moment exposez à nos traits.
Tous les jours d'un Chasseur avide
Ils sentent ou la main, ou le plomb homicide;
Mesme dés qu'il paroist ils tremblent de frayeur.
Si par hazard, ou par bonheur
Ils se sauvent de son adresse,
Mille Chiens en haleine, & frais,
Sortent pour lors de leur relais,
Secondent son ardeur, previennent leur vitesse,
Et, de leurs Andoüillers bravant le vain effort,
Leur donnent une affreuse & trop tardive mort.

Vous, à couvert de nos atteintes,
De leurs frequens perils, & mesme de leurs craintes,
Vous marchez dans Paris par les soins de Nonan,
Sur les pas glorieux des Cerf d'Aurelian.
La Médaille de ce grand homme,
Qui, par quatre de vos Ayeux
Traisné contre l'usage, entre en Victorieux
Dans la vieille & superbe Rome,
Luy fit concevoir le dessein
De vous dresser sur leur modelle;
Sa curiosité noble & spirituelle
Vous a produit l'heureux destin
Dont vous joüissez sans alarmes,
Et chez luy vous goûtez en paix
Cette tranquillité, ces plaisirs, & ces charmes
Que n'ont point pour des Cerfs les Bois & les Forests.

Peut-estre que de vostre Race
Il ne s'en trouve aucun qui de ces quatre Ayeux
Ait remply l'honorable place,
Ny servy dans le monde à triompher comme eux;
Mais les Chars des Heros Antiques
Estoient-ils plus brillans, plus beaux, plus magnifiques,
Que celuy qu'on vous voit traisner?
Non, il receut de l'art tout ce qu'il peut donner,
Et quoy que du triomphe on ait banny l'usage,
Ce que vous avez fait vaut mieux;
Car vous avez charmé les yeux
D'un Prince aussi vaillant que sage.
Quelle gloire pour vous? que cet honneur est grand?

A peine touche-t-il à son sixiéme
lustre,
Que par une Conqueste aussi vaste
qu'illustre,
Il efface déja les exploits de Trajan.
Que ne fera-t-il point encore,
Si de LOUIS LE GRAND qui
l'aime, qui l'adore,
Il va pour la seconde fois
Punir les Ennemis, & soûtenir les
droits?
Digne des Heros de sa Race,
Il ira d'une noble audace.....
Mais vous le connoissez, vous-
mesmes jugez-en,
Et rendez graces à Nonan
De ce qu'il vous a mis en estat de luy
plaire.
Sans luy vous ne l'eussiez point vû,
Et si, tel que Cerfs du vulgaire,
D'un autre air à ses yeux l'un de
vous eust paru,

A ses dépens le temeraire
Eust de la mesme main si redoutable aux Loups,
Essuyé promptement le funeste couroux.
Percez d'un plomb mortel combien de vos Ancestres
Ont finy sans secours leur sort au pied des hestres,
Et mesme en nous fuyant succombé sous nos coups?
Mais quoy, de nostre gloire, & de vostre foiblesse
On diroit, à vous voir, que le discours vous blesse.
Au lieu de m'écouter vous regardez ailleurs,
Et je vois dans vos yeux qu'enfin sur leurs malheurs
Certain secret dépit refuse de me croire.

Hé bien, tournez la teste, & lisez cette histoire
Qu'on en a peinte avec tant d'art
Sur les panneaux de vostre Char.
Le premier vous fait voir l'un des vostres au giste
Se troubler à la voix de la Meutte en fureur,
Reprocher à ses Bois leur azile (trompeur,
Et d'un lieu si peu seur s'éloigner au plus vîte.
Mais je seroïs trop long; voicy l'endroit fatal,
Où ce pauvre & triste Animal,
Déchiré par les chiens qui causoient ses alarmes,
A versé ses dernieres larmes.
Il en paroist tout humecté,
Et de ses blessures mortelles
Son sang qui coule encor se confond avec elles.

Que vous diray-je enfin ? De vostre liberté
C'est ainsi que toujours le temps heureux se passe ;
Ne la regrettez donc plus tant,
Et sçachez que sujets aux dangers de la Chasse,
Plusieurs, au bruit d'un Cor sonnant,
Voudroient se voir à vostre place.
Ils ont raison. Icy l'on previent vos desirs,
Nulle frayeur pour vous, nul peril, nulle peine,
On vous donne avec soin litiere, foin, aveine ;
On songe mesme à vos plaisirs,
Et dans les superbes Allées
D'un jardin le plus beau qui se verra jamais,
Souvent on vous fait voir de prés

En foule autour de vous cent Belles assemblées,
Dont vous ne craignez point les traits,
Douces pour vous, pour nous cruelles.
Nous sentons tous les jours leurs atteintes mortelles,
Et plus heureux que nous, quand nous perdons, helas!
Nos soupirs, nss pleurs, nos tendresses;
On vous flate, on vous aime, & dés vos premiers pas
Vous avez part à leurs caresses.
Adieu, je ne vous dis plus rien;
Contens de vostre sort, vivez & servez bien
L'illustre & magnifique Maistre,
Qui vous tirant jeunes des Bois,
Vous mit dans ce pompeux harnois

Où plus beaux & plus fiers, nous vous voyons paroiſtre.

Vous avez trouvé dans ma Lettre du mois paſſé le commencement d'un Procés verbal qui fait connoiſtre qu'il y a plus de quinze ans que la Maiſon d'Auſtriche faiſoit ſes efforts pour diſpoſer de l'Electorat de Cologne, & de l'Eveſché de Liege, & qu'il n'y a point de violences qu'elle n'ait tentées pour le ſuccés de cette entrepriſe, meſme contre l'Electeur de Cologne qui en eſtoit le poſſeſſeur legitime. Comme je

vous ay promis de vous parler des pieces justificatives qui accompagnent ce Procés verbal, je vais vous tenir parole ; mais auparavant il est bon de vous apprendre ce qui a donné lieu à faire saisir le bagage de Mr le Cardinal de Bade, parmy lequel ses papiers se sont trouvez, afin que personne ne puisse douter qu'il n'y ait eu autant de justice que d'honnesteté dans la conduite que Mr le Comte d'Estrades, alors Gouverneur de Mastric, a tenuë à l'égard de cette Eminence.

Mr le Cardinal de Bade commença d'avoir commerce avec luy par une Lettre qu'il luy écrivit le 28. Novembre 1674. lors qu'il estoit en chemin & sur le point d'arriver à Liege. Il luy mandoit qu'allant y faire sa residence à cause d'une Prebende dont il estoit pourveu dans la Cathedrale, il croyoit luy devoir donner avis de son passage sur les confins de son Gouvernement. Deux jours aprés il le pria par une Lettre du 30. du mesme mois, dattée de Liege, de luy accorder

un passeport pour y faire venir sa Famille & son équipage qui estoit à Cologne, l'asseurant qu'il n'estoit venu à Liege que pour y faire sa residence de Chanoine, sans s'y vouloir mesler d'aucunes affaires. Cette asseurance que rien ne l'obligeoit de donner, est une précaution qui devoit estre suspecte, puis qu'il est rare qu'on cherche à détourner les soupçons quand on n'a point de desseins cachez. Mr le Comte d'Estrades répondit fort civilement à ce Cardinal le premier jour de

Decembre, en luy envoyant le passeport, que puis qu'il l'asseuroit qu'il n'estoit à Liege que pour ses affaires particulieres, sans qu'il voulust entrer dans aucune qui regardast les interests de Sa Majesté, il le trouveroit toûjours dans la disposition de luy rendre ses services. Le 29. Janvier 1675. le mesme Cardinal luy demanda par une autre Lettre un Passeport pour le Sr Praty, son Ecuyer, qu'il envoyoit à son Abbaye de Fulden. Ce Passeport luy fut accordé avec les mesmes

honneſtetez, & il s'en ſervit pour faire paſſer en poſte à Vienne le Baron d'Eeauë, avec le Valet de Chambre du Baron de Pliterdorff pour une negociation qui avoit des fins bien contraires. Il en demanda deux autres par une Lettre du 25. Fevrier, l'un pour luy, ſes Gentilshommes, ſa ſuite & ſa Famille, afin de s'en retourner en Allemagne, & l'autre pour ſon bagage, qui devoit partir auparavant. Ces deux paſſeports furent encore envoyez, & ſi dans les termes de ces honneſtetez

respectives, Mr le Cardinal de Bade eust voulu partir de Liege, non seulement il l'auroit pû faire avec le Baron de Plitterdorff son Ministre, sa Famille & son bagage, & mesme avec toutes les armes de Liege, au lieu des quatre balots qu'on a trouvez; mais Mr le Comte d'Estrades luy auroit encore donné mille chevaux, s'il l'avoit voulu, pour faire honneur à son passeport, & l'escorter pendant plusieurs jours, croyant que ce Cardinal ne luy avoit rien mandé que de sincere. Il fut

confirmé dans la penſée qu'il agiſſoit avec luy de bonne foy par une autre Lettre du 28. qu'il en receut, par laquelle il luy mandoit que la maladie inopinée du Comte de Mandercheit, Grand Doyen de Straſbourg, & Eveſque du Chœur dans la Cathedrale de Cologne, l'obligeant à demeurer encore quelques jours à Liege, pendant qu'il envoyeroit le Baron de Plitterdorff, Preſident de ſes Conſeils au grand Chapitre de Cologne pour ce ſujet, il avoit beſoin d'un

Passeport pour luy & pour les Valets qui avoient à l'accompagner dans ce voyage. Mr d'Estrades, aprés avoir accordé tous ces passeports, apprit que ce Cardinal l'avoit surpris; que loin de songer à partir de Liege, il y faisoit de nouvelles provisions pour sa Maison; que ce qu'il avoit allegué de la maladie du Comte de Mandercheit estoit une chose supposée; qu'il n'y avoit dans Liege aucun Comte de ce nom, ny sain, ny malade, & que le Baron de Plitterdorff, pour lequel sur

ce pretexte il venoit de luy ſurprendre un paſſeport particulier, eſtoit un homme de negociation, Conſeiller de l'Empereur, & qui faiſoit des cabales à Liege contre le ſervice de Sa Majeſté. On a découvert depuis, que ce paſſeport demandé pour le Baron de Plitterdorff, eſtoit pour l'envoyer à Bonn à Mr le Prince de Lorraine, afin d'aſſiſter enſuite au Conſeil tenu à Montjoye. Toutes ces choſes ayant eſté rapportées à Mr le Comte d'Eſtrades, il écrivit fort civilement le 3.

Mars ſuivant à Mr le Cardinal de Bade, pour le prier de luy renvoyer ſes Paſſeports, puis qu'il apprenoit qu'il ne partoit point de Liege; & qu'à l'égard de celuy qu'il luy avoit envoyé pour le Baron de Plitterdoff, il ne l'avoit fait que parce qu'il avoit ignoré ſa qualité de Negociateur, mais qu'en ayant eſté informé, il eſtoit obligé de luy dire qu'il n'avoit pas le pouvoir d'en accorder aux perſonnes de ſon caractere, outre qu'il ne pouvoit luy cacher que dans un

tel changement tout commençoit à luy devenir suspect. Mr le Cardinal luy manda par sa réponse du 5. de Mars, qu'il estoit vray que le Comte de Mandercheit n'estoit pas à Liege, mais qu'il estoit malade à Strasbourg, ce qui luy avoit fait differer son depart de quelques jours pour avoir de ses nouvelles; que cependant il vouloit envoyer le Baron de Plitterdorff à Cologne pour y voir les uns & les autres Capitulaires au sujet de cette maladie; qu'il retenoit ces deux Passeports,

& le prioit de nouveau d'en vouloir ajoûter un troisiéme pour ce Baron & sa suite, luy declarant qu'il faisoit estat de partir le huit ou le neuf du mesme mois. Sur cette Lettre, Mr d'Estrades confirma les deux Passeports, l'un pour ce Cardinal, & l'autre pour son Bagage, & persista à le prier de le dispenser de luy envoyer celuy qu'il luy demandoit pour le Baron de Plitterdoff, ne pouvant luy déguiser que si ses Partis le rencontroient, il ne seroit pas en seureté. Je vous

ay dit que ce Passeport avoit esté envoyé, mais comme on n'y avoit pas donné à ce Baron la qualité de President des Conseils de Mr le Cardinal de Bade, le Sr Agnelli, son Secretaire, l'avoit renvoyé à celuy de Mr d'Estrades, afin qu'on l'y employast. On le retint, & c'est ce qui a donné occasion à tout ce qui s'est passé dans la prise du Bagage de cette Eminence, qu'Elle fit partir de Liege le 7. de Mars. Un petit Party de Mastrick l'observa dans Herstat, croyant qu'il y trouveroit le

Baron

Baron de Plitterdorf. On ne l'y rencontra pas, mais on remarqua la verité des avis qui avoient esté donnez ; sçavoir que l'on transportoit des armes en Allemagne avec ce Bagage. On alla en rendre compte à Mr d'Estrades, qui choisit Mr de la Bretesche, Colonel de Dragons, pour l'aller voir à Galop. Mr de la Bretesche s'y rendit avec un corps de Dragons, & selon les ordres qu'il avoit receus, il fit demander honnestement au Conducteur, si parmy le Bagage pour lequel

Mr le Comte d'Estrades avoit accordé un Passeport, il y avoit quelque chose qui ne fust pas à Mr le Cardinal de Bade, & qui appartinst à des Marchands. Ce Conducteur ayant assuré que tout estoit à cette Eminence, on toucha aux endroits où l'on avoit des avis certains qu'estoient les armes, & toute la Famille de Mr le Cardinal qui estoit presente, fut convaincuë que l'on avoit abusé du Passeport. On fit marcher le tout à Mastrik, où ses Pages & ses Domestiques ne furent pas plû-

toſt arrivez, que Mr d'Eſtrades les renvoya civilement à leur Maiſtre. Quant au Bagage, parmy lequel on trouva quatre balots d'armes, & des cofres pleins de Papiers, il en fit faire un Procés verbal, & un Inventaire qu'il envoya au Roy, ayant eu l'honneſteté de donner encore un Paſſeport, à la priere de Mr le Cardinal, au Baron de Praty, ſon Ecuyer, pour en aller ſolliciter la reſtitution à la Cour, ſi Sa Majeſté la luy vouloit accorder de grace. Le Roy ayant trouvé ce Bagage de

bonne prise par toutes les regles de la Guerre, & la conduite que Mr le Cardinal de Bade avoit tenuë ne l'obligeant pas à luy faire un present aussi considerable qu'auroit esté celuy de luy faire rendre son Bagage, Sa Majesté le laissa au Party de ses Troupes à qui il appartenoit de droit ; aprés quoy on proceda à la discussion des Papiers, qui estoient tous des Originaux. Les uns étoient Italiens, & les autres Allemans, selon qu'on les adressoit à Rome, ou à la Cour de

Vienne. La pourſuite de Mr le Cardinal de Bade pour ſe faire Coadjuteur de Liege, s'y trouva pleinement juſtifiée. L'empreſſement qu'il a eu de ſe faire admettre à la reſidence pour la Prebende de Liege, qu'il avoit empruntée pour cela de l'Archidiacre Bockholz, en eſt une preuve, puis qu'il eſt contre le Statut du Chapitre, qui défend qu'aucun n'y puiſſe eſtre admis qu'aprés deux ans. Il y a un Lettre du Sr Jacques-François de Ruyte, Agent de ce Cardinal à Liege, écrite

le 25. Septembre 1674. au Baron de Plitterdorff, avant l'arrivée de cette Eminence, qui fait connoistre cet empressement. Elle porte qu'il a receu les Lettres de son Altesse serenissime, pour le Reverendissime Chapitre, pour Mr le Baron d'Elderen, Doyen de la Cathedrale, & autres, aux fins d'estre dispensé de ce qu'enjoint le Statut, & admis à faire sa residence. Une autre Lettre du mesme Ruyte, au mesme Baron de Plitterdorff, dattée du 28. Septembre de la mesme année, est conceuë en

ces termes: *Je n'ay rien de particulier à écrire à Vostre Seigneurie Illustrissime depuis ma derniere, sinon que le bruit court icy que Sa Majesté Imperiale demande à Son Altesse Electorale qu'elle fasse Coadjuteur de Cologne, Son Altesse Serenissime Mr le Cardinal, mon tres-clement Maistre, & que l'Electeur n'y veut point entendre, ayant de l'inclination pour un autre qui est tres-jeune, & qu'on ne m'a point encore nommé. Je tâcheray de le sçavoir; on dit que c'est pour cela que l'accommodement de l'Electeur avec l'Empereur se*

differe. Le Chanoine confident prie aussi Vostre Seigneurie Illustrissime qu'on ne le donne point à connoistre, parce qu'estant inconnu il peut beaucoup mieux servir. M. le Baron de Scharemberg, Colonel au service de Sa Majesté Imperiale, écrit à S. A. S. sur quelque affaire. Je suis assuré qu'il est tres-porté pour son service, car il m'a parlé plusieurs fois, & comme il a beaucoup de connoissance, & qu'il est bien voulu auprés des Capitulaires, il témoigne vouloir le servir à l'occasion. C'est pourquoy, Monsieur, tâchez d'employer vostre

autorité auprés de S. A. S. sur ce qu'il luy écrit.

Une autre Lettre du Sr Loüis de Ruyte, Agent à Rome de Mr le Cardinal, & Frere du Sr Jacques de Ruyte, Agent à Liege, écrite au mesme Baron de Plitterdorff, le 6. Octobre, porte ces mots, *Il modo usato del Capitulo di Liegi verso sua Altezza Serenissima mio clementissimo Signore, è di gran consequenza, e degno di riflessione, si che sarebbe un colpo Maëstro, se la praticata sua destrezza potesse fare condescendere il Principe Elettore alla*

Coadjutoria di Liegi. Il Capitulo ſtimo che ci verrebbe, maſſime inqueſti tempi che l'inclinatione Franceſe di molti potrebbe evaporarſi. Se V. Signoria Illuſtriſſima accompagnerà l'Altezza ſua a Liegi, creſcera in Lei il concetto che hà dalla grandezza di quel prencipato, che ſe foſſe governato dalla prudenza del mio ſereniſſimo Patrone, giubilerebbe ſotto ſi fortunati auſpicii. Rien ne prouve mieux le deſſein formé de ſe rendre Maiſtre de l'Eveſché, & par conſequent de la Principauté de Liege.

Le Baron de Plitterdorff eſtant arrivé à Liege, écrivit le lendemain au Baron d'Iſola, & aprés luy avoir parlé de la conſternation qu'il y avoit trouvée, ſur ce qu'on diſoit que l'Armée Imperiale demandoit que le Gouverneur du Château de Huy le luy conſignaſt, avec menace de le battre & de le prendre par force, s'il ne vouloit pas le remettre d'amitié, ce qui eſtant contre la Neutralité promiſe, devoit faire craindre qu'un Peuple irrité & de ſon naturel aſſez violent, ne ſe

jettaſt dans le deſeſpoir, & par là dans le party des François, en ayant les commoditez ſi proches, il ajoûte, *Voſtre Excellence pourroit en cette conjoncture favoriſer hautement la perſonne de S. A. S. le Cardinal de Bade, en luy procurant de Sa Majeſté Imperiale le moyen de pouvoir faire quelque choſe à ſa venuë à Liege, qui doit eſtre dans huit jours, pour l'avantage & pour la conſolation de ce Pays, & de s'inſinuer par ce bien-fait dans l'eſtime du Chapitre. Ses deſſeins vous ſont connus. Vous ſçavez*

que c'est le vray chemin d'y arriver, & d'établir la gloire & la veneration de Sa Majesté Imperiale, en y établissant sa fortune. Vos dernieres Lettres qui l'asseurent qu'il aura de la Cour Imperiale tout l'appuy qu'il en peut attendre, font qu'il se promet tout de vos bons offices.

Plusieurs autres Lettres font voir que Mr le Cardinal de Bade n'estoit pas venu à Liege pour ses affaires particulieres, comme il l'avoit protesté. Il y en a une de l'Empereur à ce Cardinal du 19. Decembre 1674. par laquelle Sa Majesté

Imperiale luy marque *qu'Elle s'asseure entierement que Son Eminence continuera dans ses bonnes intentions, & à veiller que les Capitulaires de l'Eglise de Liege soient entretenus dans leur devoir, obeissance & fidelité, & que l'Electeur de Cologne estant entré en certains Traitez avec Sa Majesté Imperiale, Elle attendra des nouvelles de Son Eminence aprés son arrivée à Liege, afin d'apprendre par elle en quel estat elle y aura trouvé les choses pour pouvoir déliberer & prendre une resolution ferme sur ce qui sera neces-*

ſaire. Ce Cardinal en donnant avis de ſon arrivée à Liege au Baron d'Iſola, luy mande par ſa Lettre du 21. Decembre, *qu'il s'eſt haſté de terminer ſon Voyage, pour avoir plûtoſt occaſion de faire paroiſtre ſon zele pour le ſervice de Sa Majeſté Imperiale, & chercher tous les moyens poſſibles de maintenir les Etats dans les ſentimens que l'on a tâché de leur faire prendre; que la diſpoſition de Meſſieurs du grand Chapitre eſt fort bonne, ainſi que celle du Peuple, ce qui peut contribuer beaucoup au ſervice preſent & futur de Sa*

Majesté Imperiale. Dans une autre Lettre écrite de Liege au Sr Ruyte son Agent à Rome, il dit *que pour prevenir le dommage irreparable qui arriveroit, si on ne prenoit toutes les mesures necessaires pour empescher que quelqu'un succedast à cet Evesché, qui ne fust pas zelé pour le S. Siege, & dévoüé à l'Auguste Maison d'Autriche. sur ce qu'on faisoit courir le bruit que Mr l'Electeur avoit déja obtenu un Bref pour l'Election d'un Coadjuteur de la Maison de Baviere, ce qu'il ne croyoit pas, il avoit donné ordre*

au Sr Jacques Ruyte, son Frere, de luy écrire, afin qu'il s'en informast secretement, & qu'il convinst pour cela avec l'Abbé Favoriti, en trouvant un moyen decent, avec la protection de M^r le Cardinal Altieri; que cependant il tachast d'obtenir de Mr Sluze de persuader le Frere qu'il avoit, Chanoine à Liege, de disposer les esprits du reste des Chanoines ses Collegues, à une fin qui tendist à l'avantage du S. Siege & de l'Auguste Maison d'Austriche, parce que c'étoit le veritable moyen d'éviter l'introduction en ce Pays des pri-

vileges de l'Eglise Gallicane, & le joug insupportable, d'autant plus que les premiers postes & principales Forteresses du Pays se trouvant déja occupées sur de justes & legitimes raisons de guerre par les armes de l'Empereur, on n'en pourroit esperer la restitution, à moins que Sa Majesté Imperiale ne fust totalement asseurée d'un Successeur affectionné à son auguste Maison. Il le charge en finissant *de s'informer encore sous main exactement, si le Prince Electeur demeurant dans son obstination, on ne pourroit pas pour*

de justes & dignes causes obtenir la Coadjutorerie, le reste du Chapitre y concourant, & s'il n'y avoit point d'exemples de choses semblables, dont en ce cas il demandoit des copies le plûtost qu'il se pourroit. L'Espagne a eu part aussi à ce dessein. Plusieurs Lettres de Mr le Cardinal de Bade au Marquis de los Balbases, Ambassadeur de Sa Majesté Catholique à Vienne, en sont une preuve convaincante. Il marque dans toutes que son dessein ne peut réussir, que ce ne soit aux avantages de l'Au-

guſte Maiſon & de la Monarchie d'Eſpagne, au ſervice de laquelle il eſt entierement dévoüé. Il dit dans l'une, *que ſon Excellence qui a donné dans tous les temps des marques de ſa prudence, de ſon zele & de ſon experience conſommée, trouvera bien les moyens de perſuader Sa Majeſté Imperiale de prevenir les François en rendant vains leurs deſſeins, & en s'emparant de l'Eveſché de Liege*, ce qui va au temporel ainſi qu'au ſpirituel. Il mande au Sieur Ruyte, ſon Agent à Rome, par une Lettre du

8. Février 1675, *que l'Ambassadeur d'Espagne qui residoit à la Cour de Vienne, avoit declaré avoir des ordres precis du Roy Catholique de tenter toutes sortes de moyens pour l'elever à l'Eglise de Liege, attendu le bien qui en resulteroit, les avantages de nostre sainte Foy, & pour la conservation des Pays-bas, qui ne pouvoient se maintenir que par là.* Il l'exhorte ensuite à faire valoir efficacement toutes ces raisons auprés des Cardinaux Pio & Nitard, pour les obliger d'autant plus à concourir

de concert avec Mr de los Balbasés, Ambassadeur d'Espagne, *pour executer en cette occasion la volonté de Sa Majesté Catholique, ce qui seroit la cause du maintien de la Religion, de la Jurisdiction Ecclesiastique, & de l'autorité du Saint Siege, si odieuse aux Heretiques.* Je laisse toutes les autres Pieces qui justifient le dessein formé il y a quinze ans, pour faire tomber la Coadjutorerie de Liege sur Mr le Cardinal de Bade, & ne vous parleray plus que d'un Memoire de demandes faites par luy à

l'Empereur, & qu'il envoya à Vienne par un Courrier exprés le 2. de Mars 1675. ce qui l'obligea de retarder son retour en Allemagne. En voicy les termes.

Comme Sa Majesté Imperiale nous a chargez de luy envoyer une information plus ample, Son Altesse a bien voulu pour gagner temps, le faire par cet Exprés.

En cas que S. M. I. soit encore d'intention de pourvoir à cet Evesché pour la seureté de l'Auguste Maison, comme du temps de Charles-Quint, & selon qu'il a esté fait jusqu'à

l'Electeur d'aujourd'huy, les choses ne peuvent estre en meilleur estat pour les executer, car les cœurs de la pluspart sont déja disposez à deferer, & à suivre l'intention de S. M. I. Le reste y peut estre contraint par l'apprehension de ses armes, & par ce moyen on fera échouër le Party ennemy de toutes pretentions.

Que l'on fasse & que l'on traite comme l'on voudra, si on ne le fait pas presentement, le Party ennemy prendra occasion du depart de Son Altesse, & s'en prevaudra pour reprendre l'ancienne

cienne Domination, & aprés cela il n'y aura plus rien à faire.

Sa M. I. pourra, si Elle l'a agreable, & le juge necessaire, prendre les avis du Sieur de Zinzendorff & du Chancelier de sa Cour, pour disposer l'Electeur par ses Traitez, à donner son consentement au Chapitre pour choisir un Coadjuteur. Sa Majesté Imperiale, remarquera facilement combien il importe de detruire le Party François, qui s'évertuë, & tente toutes les extremitez pour detruire celuy

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

de l'Empire, & en devenir le Maiſtre.

Si l'Electeur de Cologne ne vouloit pas y conſentir, S. M. I. pourroit dans les conjonctures preſentes remontrer ces neceſſitez avec leurs circonſtances au Pape, & ſi bien induire le Cardinal Altieri, que Sa Sainteté le conſeillaſt & admoneſtaſt de le faire, cum præcepto *audit Electeur, qu'à faute de ce, Sa Sainteté ſeroit obligée,* ex officio, *de diſpoſer dudit Office de Coadjuteur, & de pourvoir à l'Egliſe, de quoy il y a des exemples dans l'Egliſe de Liege.*

A cet effet, il plaira à Sa M. I. d'envoyer, comme Elle en a déja esté suppliée cy-devant, des Lettres Monitoriales au Chapitre, quoy que de soy-mesme il soit prest à y déferer, & d'y joindre un Ecrit de sa main, pour faire representer tout cela, par le Docteur Fischer, son Envoyé à Cologne; & si S. M. I. n'envoye pas dans le temps ces Ecrits de sa clemence, & que les effets ne s'ensuivent pas, Son Altesse finira sa residence, ne pouvant pas sans speciale commission & ordre de S. M. I. demeurer à Liege, ny y subsister, remet-

tant toutefois le tout au bon plaiſir de S. M. I. à ce que des intereſts ſi importans à ſon ſervice, puiſſent eſtre executez de quelle maniere il luy plaira ordonner.

Je vous manday la derniere fois que dans la diſtribution des Prix de l'Academie d'Angers, Mr l'Abbé de Maumenet a eu celuy de Poëſie. Il l'a déja remporté plus d'une fois, & ſes Ouvrages ayant toujours eſté trouvez dignes de la juſtice que luy a renduë cet Illuſtre Corps, je ne veux pas vous

priver du plaiſir de voir ce dernier, dont on avoit donné le ſujet ſur la jonction des Mers. L'Auteur le doit faire imprimer avec des Notes ſur ce qui regarde cette jonction.

PIECE

Qui a remporté le Prix de Poëſie, par le jugement de l'Academie Royale d'Angers, en l'année 1689.

F*Rance, dont la valeur ſi juſtement vantée,*

Fut toûjours ſur la Terre heureuſe
& redoutée,
Et qui laiſſois ſans peine au ſuperbe
Etranger,
La gloire de te vaincre en l'art de
naviger;
Sçache, que renonçant à l'Empire de
l'Onde, [du Monde,
Tes Peuples ſe fermoient la Conquête
Et qu'il manquoit encore à leurs tra-
vaux guerriers
L'art de ſçavoir cüeillir en tous lieux
des Lauriers.
Le Commerce ſuivy de Pompe &
d'Abondance
Oſoit-il ſur tes Mers paroiſtre en
aſſurance,
Quand le Pyrate enflé de butin &
d'orgüeil
Etoit plus redouté que l'orage &
l'écueil?

Quel Astre en ta faveur inclinant la fortune
Fait trembler à ton gré l'un & l'autre Neptune ?
Cet heureux changement, ces progrés inoüis,
France, tu ne les dois qu'au pouvoir de LOVIS.
Il regne, & tout d'un coup puissante, reverée,
Tu répans la terreur sur la Plaine [azurée.
De tes nombreux Vaisseaux l'appareil ménaçant,
De tes Havres pompeux l'entretien florissant,
Tes Magasins fournis, tes Ecoles guerrieres,
L'ornement & l'appuy des Provinces Frontieres,
Tout montre que le Ciel sous un Roy fortuné,

Te reservoit un bien si long-temps dédaigné.
Mais ce n'est point assez pour sa gloire & la tienne,
Qu'à l'Empire des Mers ta puissance parvienne,
Qu'elle fasse gemir le Pyrate dompté;
Ce projet incroyable & vainement tenté,
L'union des deux Mers tant de fois proposée,
Devient pour ce Heros une entreprise aisée.
Mille obstacles divers ont beau se presenter,
La Nature n'a rien qui puisse l'arrester.
Veut-il la foudre en main passer le Fleuve à nâge,
Le Rhin se voit forcé de luy livrer passage.

Veut-il braver l'orgüeil des plus rudes Saisons,
L'hiver oppose envain sa neige & ses glaçons;
Et quand tous ces hauts faits qu'on aura peine à croire
Cansacrent sa valeur au Temple de Memoire,
Sa bonté magnanime imitant sa valeur,
Il consacre à son tour les exploits de son cœur.
Non loin de ces Climats voisins des Pyrenées,
Où l'Ibere orgueilleux voit ses Terres [bornées,
LOVIS va surmonter par d'immenses travaux
La distance des lieux, la disette des eaux,
Percer un Roc affreux, & d'une main sçavante

Corriger les défauts d'une terre mouvante,
Joindre par un Canal le Fresquel avec Lers,
L'Aude avec la Garonne, & par là les deux Mers.
Qu'il est beau de les voir, ces Rivieres fecondes,
Ouvrir en s'unissant le commerce aux deux Mondes,
Et d'un détroit connu par cent débris fameux,
Sauver à nos Vaisseaux le trajet [perilleux!
Déja de tous costez sur leurs ondes tranquilles
On voit flotter les biens de nos Plaines fertiles,
Et l'Etranger en foule accouru sur nos bords
De ses trésors divers augmenter nos trésors.

Qui pourroit exprimer la pompe & l'étenduë
Du ſuperbe Canal qui vient frapper ma veuë ?
Cent Chef-d'œuvres de l'Art, mille objets differens,
Y ſurprennent l'eſprit, y confondent les ſens.
Que de Murs élevez ! que de Maſſes détruites !
Que d'Ecluſes, de Ponts & de Digues conſtruites !
Là, c'eſt un Reſervoir vaſte, abondant, profond,
Que l'art ingenieux a bâty ſur un Mont,
Où cent Ruiſſeaux changeant & de lit & de courſe
Par cent lieux eſcarpez roulent depuis leur ſource.
Icy, pour recevoir un ſi riche amas (d'eau,

Ce Canal à mes yeux offre un Bassin nouveau,
Qui regorgeant des dons que verse la Montagne,
Fait une vaste Mer d'une aride Campagne.
C'est dans ce lieu choisi que l'eau se separant
Aux deux bouts du Canal prend un cours different;
Et que l'Art admirable à ce point de partage,
Forme en la divisant un parfait assemblage.
Pour vaincre la Nature en cet ingrat terroir,
Par combien de ressorts voit-on l'eau s'y mouvoir?
Selon divers besoins sa course est mesurée.
Tantost elle est rapide, & tantost moderée.

Tantost l'Art tout-puissant l'éleve sur
des Ponts ;
Tantost à son passage il fait ouvrir des
Monts.
Quels spectacles ! ô Dieu ! des Ro-
ches effroyables
Au gré de mon Heros deviennent
navigables ,
Et ce qui resistoit à l'Empire des
temps
Ne sçauroit resister à ses ordres pres-
sans. (*masse,*
Confesse icy, Xerxes, que cette enorme
Cet Athos , où tu vis échoüer ton
audace ,
Aux Vaisseaux de LOVIS eust ouvert
le chemin ,
Que tu n'as pû t'ouvrir au travers
de son sein ?
Et vous , fiers Conquerants de Rome
& de la Grece ,

Vous Princes, dont l'Egypte a vanté
la richesse,
Contraints d'abandonner ces travaux
glorieux
Ne vous excusez plus sur le couroux
des Dieux.
Sans violer leurs loix & sans leur
faire injure,
L'Art a pû de tout temps corriger la
Nature;
Mais ces hardis projets tant de fois
delaissez (surpassez.
Attendoient le Heros qui vous a
Tout cede à sa bonté, tout cede à sa
vaillance,
Où vostre espoir fut vain il fait voir
sa puissance,
Et luy seul dans la guerre acheve
avec succés
Ce qu'envain ses Ayeux ont tenté
dans la Paix.

PRIERE DE LA FRANCE POUR LE ROY.

SEigneur, ne souffre point qu'une morne tristesse
M'oblige à soupirer aux pieds de tes Autels.
Laisse toujours regner la Paix & l'allegresse
Que ramene aujourd'huy le plus grand des Mortels.
Que toujours couronné de bonheur & de gloire
Il goûte dans mon sein les fruits de sa Victoire;
Qu'il y soit à l'abry de toute adversité;
Qu'il confonde toûjours le Demon de l'Envie,

Qu'il vive, & c'est assez : une si belle vie
Est le gage certain de ma felicité.

Et dominabitur à Mari usque ad Mare. *Psal. 71.*

Voicy un Air nouveau d'un Maistre celebre, qui fait ordinairement toutes les paroles des Airs de sa composition, en quoy l'on peut dire qu'il est l'unique parmy ceux qui font des Ouvrages de Musique.

AIR NOUVEAU.

IRis, si c'est vous offenser
Que d'aimer vos beaux yeux,
je suis prest de cesser,

Iris si Cest vous offencer que d'aymer vos beaux yeux Ie suis prest de cesser mais faictes

donc quils cessent de me plaire Vous auriez beau les y forcer ils sont tout faits pour n'en rien fai=

re vous auriez beau les y forcer ils sont tout faicts po' n'en rien fai = re

BIBLIOTH. IMP. BRENNER

Mais faites donc qu'ils cessent de me plaire.
Vous auriez beau les y forcer,
Ils sont tout faits pour n'en rien faire.

Je me suis informé avec soin de tout ce qu'a fait Mr le Duc de Noailles, depuis qu'il commande l'Armée du Roy en Catalogne, afin de pouvoir vous le donner en un corps. Vous jugez bien que je ne sçaurois dresser ce morceau d'histoire, sans parler encore de la prise de Campredon, dont je vous ay déja entretenuë, & de laquelle vous

avez vû diverſes Relations. Cependant vous ne laiſſerez pas de trouver beaucoup de choſes nouvelles dans ce que je vous envoye, qui vous feront connoiſtre la ſituation des lieux, & la difficulté de cette entrepriſe. C'eſt par là qu'on doit eſtimer les ſuccés, & il eſt quelquefois plus glorieux à un General de prendre une Place que la nature défend, & qui d'ailleurs n'eſt pas conſiderable par ellemeſme, que d'en emporter une autre regulierement forte par le ſecours de l'art, mais

dans une ſituation qui donne toutes les facilitez poſſibles pour l'attaquer. Cependant quoy que Campredon ſoit d'un accés difficile, il ne laiſſe pas d'eſtre fort par ſes Baſtions & par trois enceintes. Mr le Duc de Noailles ayant eu ordre du Roy d'en faire le Siege, s'il n'y trouvoit pas de trop grands obſtacles, ou qu'il le puſt faire ſans trop expoſer les Troupes, ſe mit en eſtat de l'executer, & de pourvoir autant qu'il ſeroit poſſible, aux difficultez de cette entrepriſe,

qui n'eſtoient pas mediocres. La premiere précaution neceſſaire eſtoit le ſecret, parce qu'en ce pays là les premiers ſaiſis des poſtes ont de grands avantages; mais le ſecret n'y eſt pas aiſé pour de ſemblables deſſeins, à cauſe qu'il faut commander les voitures du pays, mener le gros Canon de Perpignan, & que l'on ne ſort de Rouſſillon que par des cols ou défilez dans les montagnes, qui menent à un certain lieu ſans pouvoir détourner à droite ou à gauche, de ſorte qu'au pre-

mier pas que fait une Armée, on peut inferer certainement le lieu où elle va, ſans qu'il ſoit poſſible de donner le change. Mr de Noailles aſſembla la ſienne au Boulou le 14. de May. Elle eſtoit compoſée de neuf Bataillons; ſçavoir, le Bataillon de Maſſia, du Regiment de Normandie; celuy de Launay du Regiment du Roy; celuy de Dampierre, à preſent Chappes, trois Bataillons Suiſſes du Regiment d'Erlach; un du Pleſſis Belliere; un de Zurlauben Allemand, & le Batail-

lon du Regiment de Flandre ; trois Regimens de Cavalerie, ſçavoir, celuy de la Reine, Servon & Poinſegut, & les deux Regimens de Dragons de Languedoc, quatre pieces de Canon de vingt-quatre livres de balles, deux de ſeize, ſix petites pieces, & deux Mortiers.

Le 16. il fit la reveuë generale de ſon Armée ; & le ſoir il détacha deux mille deux cens hommes de pied, & douze cens Chevaux ou Dragons, pour aller inveſtir Campredon. Mr le Marquis

de Rivarolles, Maréchal de Camp, partit le mesme soir avec ce détachement pour aller à Arles, où il devoit trouver Mr le Comte de Cha- Monerlay
zeron, Lieutenant general, qui avoit pris les devants, sous pretexte d'aller aux bains dudit Arles, à cause de ses incommoditez. Comme le Boulou est le chemin de tous les Cols, & que Mr le Duc de Noailles avoit fait accommoder les chemins qui conduisent en l'Ampourdan, les Ennemis ne penserent point à Campredon, où la marche

estoit tres-difficile, & sur tout pour le gros Canon. Le Gouverneur de Bellegarde, qui est l'entrée dans l'Ampourdan, eut ordre d'envoyer des détachemens de sa Garnison sur les hauteurs, de faire battre le Tambour en plusieurs endroits des trois Cols qui entrent en l'Ampourdan, comme si c'eust esté l'Avant-garde de l'Armée, & mesme de faire tirer le Canon de la Place, pour faire croire que le General y passoit. Ces petites ruses attirerent de ce costé-là tous les Miquelets d'Es-
pagne

pagne, pendant que Mr de Noailles marchoit avec l'Armée à Arles, où il campa le 17, & le 18. à Prats de Mollo, qui est la derniere Place du Roussillon de ce costé-là.

Le 19. il marcha à trois heures du matin, & passa la montagne Sainte Marguerite, par un temps de neige, de gresle, & de froid, tel qu'il est dans le plus fort de l'hiver, & d'un vent si furieux qu'il renversoit hommes & chevaux, & les jettoit dans des precipices. Il fit faire alte sur le haut de la montagne,

où il y a une Chapelle, dans laquelle il mit un détachement de deux cens hommes d'Infanterie, & ordonna que l'on fist une Redoute de terre palissadée pour conserver ce poste important, qui estoit le passage des Convois pour l'Armée, & celuy du Canon. Il continua sa marche par le Col d'Ares jusqu'au Pla Ingador, qui est à une grande lieuë de Campredon, où il demeura prés de quatre heures, pour donner le temps à l'Infanterie & aux Bagages d'arriver sans recevoir aucu-

ne incommodité des Miquelets d'Eſpagne. On ne compte que deux lieuës & demie de Prats de Mollo à Campredon ; mais le chemin eſt mauvais, & il faut grimper des montagnes ſi droites, que l'Armée ayant commencé à marcher dés trois heures du matin, la queuë de l'Infanterie n'arriva dans le Camp qu'à minuit. Mr de Noailles alla reconnoiſtre auſſi-toſt la Place, & le meſme ſoir il ſe rendit maiſtre de la Ville, & du Fauxbourg avec le détachement de Mr le Comte de

Chazeron qui estoit arrivé le jour precedent, & fit ouvrir la Tranchée. Il prit son quartier au Village de Llanas, qui est dans la petite plaine de Campredon, entre cette Place, & la Tour de la Roque, qui estoit le costé du secours. Le quartier de Mr le Marquis de Rivaroles estoit au delà de la Riviere, en un lieu appellé la Rocasse, sur le chemin de Saint Jean de las Badeses, à une grande heure du Village de Llanas, pour des Troupes, à cause du retour de la montagne, & de

l'âpreté du chemin, & c'est cet éloignement des quartiers que l'on ne peut éviter, qui faisoit une des grandes difficultez de l'entreprise pour une petite Armée.

Le Chasteau de Campredon est situé sur une hauteur escarpée de tous costez, & en plusieurs endroits sur le Roc. Il y a quatre Bastions fort irreguliers, avec une triple enceinte. Il est environné de hautes montagnes, mais fort éloignées; & commandé par de petites hauteurs, dont Mr le Duc de Noailles sceut bien

prendre ſes avantages, en y poſtant des Carabiniers adroits de tous les Regimens, qui voyoient toutes les défenſes à revers, & faiſoient un feu continuel. Rien n'a tant contribué à la prompte reduction de cette Place.

La Tour de la Roque eſt ſituée ſur la pointe d'un Roc, où l'on ne peut monter que par une échelle, & c'eſt un poſte qui ne ſçauroit eſtre pris que par famine. Il y avoit un Alferez avec quelques Soldats qui tiroient avec des Arquebuſes à croc de demy-li-

vre de bale. Mr de Noailles le fit ſommer dés le meſme ſoir qu'il arriva, & ſur ce qu'il répondit que lors qu'on auroit pris Campredon, il verroit ce qu'il auroit à réſoudre, ce Duc luy manda qu'il luy ſeroit mauvaiſe capitulation, & qu'il envoyeroit toute ſa Garniſon aux Galeres s'il faiſoit tirer un ſeul coup. Il en eut peur, & en effet il ne tira plus, de quoy les Aſſiegeans ſe trouverent bien, car le Mouſquet Biſcayen pouvoit les incommoder, & le General meſme

jusque dans sa chambre. La Tranchée fut conduite en perçant de maison en maison avec des traverses dans les ruës aux endroits couverts, & on la fit passer deux fois la Riviere sur des ponts. Le jour on perfectionnoit l'ouvrage de la nuit, en menageant les Soldats autant qu'il estoit possible, ce qui a bien paru au peu qu'on en a perdu pendant tout le Siege. Mr le Duc de Noailles avoit posté de ses Miquelets, qu'on nomme Fuseliers de montagnes, commandez par Mr Palmerots,

Gentilhomme du pays, & brave homme, ſur la montagne de S. Antoine, la plus haute de celles qui environnent Campredon; il y a un Hermitage ſur la hauteur avec une plate-forme qui a aſſez d'étenduë. Ce Duc connoiſſant l'importance de ce poſte y envoya un détachement de Suiſſes du Regiment d'Erlach, & de Soldats du Regiment du Pleſſis, pour ſoutenir les Miquelets, & pour s'y retrancher. Le poſte fut attaqué par les Miquelets d'Eſpagne, avant que le détache-

ment y fust arrivé. L'escarmouche dura plus d'une heure d'une grande force, & pendant ce temps Mr le Marquis de Rivarolles qui avoit son quartier de ce costé-là, envoya du monde pour soûtenir nos gens. Les Ennemis voyant venir le secours qui faisoit le tour de la Montagne pour les couper, se retirerent. Nos Miquelets aprés les avoir suivis & poussez fort loin, retournerent dans leurs postes. Les Suisses y estant arrivez se retrancherent, & ce fut comme une espece de Ci-

tadelle qui dominoit toutes les Montagnes voisines, où les Miquelets d'Espagne n'oserent plus se montrer.

Le 20. Mr de Noailles ayant eu avis qu'il y avoit un tres-grand nombre de Soumetins ou Miquelets d'Espagne assemblez au Village de Saint Paul, à une lieuë du quartier de Mr de Rivarolles, & estant informé des grands desseins que Trincherie, General des Miquelets d'Espagne, avoit dans la teste, il resolut de le prevenir, & de le faire attaquer pendant qu'il

attendoit un Renfort de huit ou neuf cens Soumetins qui estoient en marche pour le joindre à Saint Paul. Il détacha les deux Compagnies de Grenadiers des Regimens de Chapes & du Plessis, avec tous les Mousquetaires de Chapes & quelques Suisses, trois Compagnies de Carabiniers de trois Regimens de Cavalerie, & quelques autres Escadrons de Cavalerie & de Dragons. Mr de Rivarolles partit à minuit avec ce détachement, & se trouva prés de Saint Paul à la pointe du

jour. Il fit défiler ſa Cavalerie & ſes Dragons au pied des hauteurs pour amuſer les Ennemis, pendant que l'Infanterie marchoit droit à eux avec les Carabiniers. Nos Troupes les attaquerent avec beaucoup de vigueur ; il y eut grand feu de part & d'autre, & le terrain fut diſputé fort long-temps. Les Ennemis chaſſez de cette premiere hauteur en regagnerent une autre, où ils firent ferme, & de celle-là ils paſſerent à une troiſiéme, où ils firent encore plus de reſiſtance ; mais

l'Infanterie les pouſſant toûjours vigoureuſement & en tuant un grand nombre, ils prirent la fuite dans les Bois & dans des Rochers impenetrables. Il y en eut prés de quatre-vingt tuez ſur la place, ſans compter les bleſſez qu'on voyoit rouler du haut des Montagnes. Trincherie penſa y eſtre pris, & fut ſauvé par deux Miquelets qui l'emporterent, n'ayant plus la force de marcher. Tout ce grand Corps de Soumetins ou Miquelets qui eſtoient au nombre de plus de quatre mille,

fut entierement diſſipé, & l'on pilla leurs proviſions dont ils avoient fait un furieux magazin. Tout ce que les Soldats ne purent emporter ſur trente ou quarante Mules qu'ils leur prirent, fut jetté ou gaſté; on perça une grande quantité de boucs de vin, & la Maiſon qui leur ſervoit de magazin fut brûlée. Tous les Soldats revinrent chargez de butin, & cette execution mit l'épouvante dans toutes les Montagnes, & les Soumetins hors d'eſtat de s'oſer raſſembler, ou de le

pouvoir faire, n'ayant plus de proviſions pour leurs vivres. Mr de Rivarolles fit cette action avec beaucoup de courage & de conduite, car quoy que ce ne fuſſent que des Milices & des Miquelets, ils eſtoient poſtez, & en grand nombre. Ainſi il fallut eſſuyer un fort grand feu; les Milices de ces montagnes valent des Troupes reglées. Trincherie, qui eſt un homme entreprenant, avoit d'abord formé le deſſein de s'aller poſter au col d'Ares, pour arreſter les Convois de

l'Armée, & mesme attaquer l'escorte du Canon, & l'encloüer ; mais il changea de pensée, soit que le détachement que Mr le Duc de Noailles envoya pour fortifier cette escorte du Canon, eust rendu l'execution de son projet plus difficile, soit qu'il trouvast plus beau d'attaquer un des quartiers de l'Armée, en donnant tout à la fois de plusieurs costez. Quoy qu'il en soit, tous ses dessins furent rompus fort à propos, & depuis il n'a pas esté en estat de rien entreprendre.

Cependant la Tranchée s'avançoit ; on avoit fait une ligne paralelle ſur la hauteur ; toutes les Communications eſtoient achevées, & les Batteries toutes diſpoſées. Le 21. au ſoir, le petit équipage d'Artillerie arriva aprés beaucoup de peine, à cauſe de l'âpreté des chemins, & il fut conduit au travers de la Ville ſous le feu de la Place, d'où les Ennemis ne tuerent que deux ou trois mules. Mr Dumeſnil, Aide de Camp, alla avec beaucoup de reſolution couper les cordes, &

acheva de faire passer le Canon qui fut mené aux Batteries, & qui tira dés le mesme soir. Le lendemain 22. il recommença de tirer si-tost que le broüillard fut dissipé; mais comme il n'y avoit que de petites pieces, elles ne pouvoient pas faire de bréche, les deux Courtaudes de quinze & seize livres de bales, ayant d'abord rompu leurs affuts, & estant devenuës inutiles. Le gros Canon estoit encore à trois ou quatre journées de la Place, ayant à passer par des endroits où il

ne pouvoit faire que cent ou ſix-vingt pas en un jour. On jetta quelques Bombes dans la Place, dont l'une tomba à dix pas du Magazin à poudre, & une autre dans l'appartement du Gouverneur, qui tua une jeune Femme, & en bleſſa deux autres. Les Carabiniers faiſoient toujours des merveilles, & tuoient beaucoup de monde aux Ennemis dans leurs Chemins couverts, de ſorte que le Gouverneur ſe voyant preſſé par la Tranchée, & craignant la mutinerie de ſa Garniſon,

fit preſenter le Drapeau blanc le 22. à ſix heures du ſoir, qui eſtoit le quatriéme jour de Tranchée ouverte, & en même temps il envoya un Otage pour traiter la Capitulation. Elle luy fut accordée ſort honorable, & le lendemain 23. il ſortit à neuf heures du matin avec ſa Garniſon, compoſée d'environ cinq cens hommes, qui furent conduits par une eſcorte avec un Trompette du General, à Aulot, d'où ils prirent le chemin de Gironne. Ils trouverent à Aulot ſept ou

huit cens Chevaux avec des Soumetins envoyez pour ſecourir la Place ; mais eſtant venus trop tard, ils s'en retournerent.

La priſe d'une Place d'une auſſi grande reputation que Campredon, qui avoit ſoutenu trois ou quatre Sieges, mit l'épouvante & la conſternation dans toute la Catalogne. Tous les Peuples des environs vinrent prêter obeiſſance, & ils furent conſervez comme les Sujets du Roy. Ripoüille & S. Jean de las Baldeſes, toute la Vallée de Ribes, & plu-

ſieurs autres lieux firent le ſerment de fidelité. Mr le Duc de Noailles laiſſa à ceux de Ripoüille la garde de leur Ville, mit Garniſon dans S. Jean & dans les Tours de Ribes, qui eſt un poſte important pour aſſeurer le paſſage dans la Catalogne, & aprés avoir reduit toutes ces Montagnes dont les Peuples eſtoient les plus Eſpagnols, & les plus aguerris de tout le Pays, & pourveu Campredon de toutes les choſes neceſſaires, & d'une tres-forte Garniſon, il repaſſa le col

d'Ares par un temps extremement froid, & par un broüillard fort épais & fort incommode. Il seroit malaisé de faire une plus belle marche dans d'aussi méchans chemins. Il avoit mis ses bagages sur sa gauche du costé de la plaine, qu'il couvroit de ses Troupes, ayant ses Miquelets sur sa droite. Un Capitaine de ces Miquelets s'estant laissé emporter par son cheval, donna dans une embuscade de cinq ou six cens Miquelets d'Espagne, qui se retirerent dés qu'ils se

virent

virent découverts. Toute l'Armée coucha ce ſoir là 6. de Juin à Prats de Mollo, le 7. à Arles, & le 8. au Boulou, où Mr le Duc de Noailles jugea à propos de l'arreſter quelques jours, tant pour la faire repoſer à cauſe des grandes fatigues qu'elle avoit eſſuyées dans les montagnes, que pour laiſſer écouler les eaux qui avoient groſſi les Rivieres. Mr l'Eveſque de Perpignan, & tout ce qu'il y a de perſonnes conſiderables dans la Ville, vinrent faire compliment à ce Duc,

& s'en acquitterent avec d'autant plus de joye, qu'il eſt Gouverneur de Perpignan, & fort aimé dans toute la Province. Ainſi on ne doit pas s'étonner, s'ils prenoient beaucoup de part à ſes conqueſtes. Aprés avoir ſejourné cinq jours au Boulou, il en partit le 14. Il dîna à Bellegarde, & vint camper à la Junquieres, qui eſt la premiere Place du Lampourdan. Dans toutes ces marches, la Cavalerie & les Dragons eſtoient conduits par Mr de Chazeron, Lieutenant gene-

ral, & par Mr le Chevalier d'Aubeterre, aussi Lieutenant general. Mr le Marquis de Rivaroles alloit devant avec des détachemens. On remarqua comme une chose étonnante, que cette marche se fit sans qu'il y eust un seul Mulet de perdu. Les Officiers assurerent que cela n'estoit jamais arrivé, & qu'ils n'avoient point encore vû de marches mieux entenduës. Le 15 Mr le Duc de Noailles alla à Sainte Locaye, à deux lieuës de Roses, & à une grande heure de Figueres,

Espar ber.

Capitale du Lampourdan, où ce Duc a esté, & où il a mis une grosse Garnison, & fait les Magazins de vivres. Il est campé entre deux Rivieres, & comme dans une Citadelle, ayant du fourage en abondance, par la précaution, qu'il a prise d'en laisser derriere luy. Il s'est avancé pour cet effet autant qu'il a pu, de sorte que les Ennemis n'auront pas tant de chemin à faire, s'ils ont dessein de le venir attaquer. Les chaleurs excessives qu'il fait en ce pays-là semblent plus à crain-

dre qu'eux, puis qu'ils ont toujours eu l'honnesteté de luy ceder dés le matin, les postes qu'il avoit resolu d'occuper le soir.

Je ne dois pas oublier de vous marquer icy qu'on n'a pas perdu trente Soldats au Siege de Campredon, & qu'il n'y a eu que deux ou trois Officiers d'Infanrerie tuez. Mr de Langallerie n'est point nommé dans cette Relation, parce qu'il n'arriva qu'aprés que la Place eut esté prise.

Il ne s'est rien passe de considerable depuis le 15. de Juin,

qu'une action qui arriva le 20. & qui merite de vous estre rapportée. Mr le Duc de Noailles ayant commandé Mr Berthelin, Capitaine dans le Regiment de la Reine, pour aller en party avec soixante & dix Maistres, dix ou douze Officiers s'offrirent de grossir ce nombre comme Volontaires. Ils partirent la nuit, & allerent vers un Village, appellé *Jordy*. Un Capitaine de Dragons du Regiment de Languedoc, qui estoit à la teste des Coureurs, trouva les Ennemis dans un

défilé, une heure avant le jour. Il alla à eux le piſtolet à la main, & demanda *qui vive*. Ils répondirent *Eſpagne*. Il tira ſon coup, qui fit faux feu; mais il repara ce malheur, en chargeant les Ennemis l'épée à la main, & les pouſſant hors du défilé. Mr Berthelin l'ayant joint en ce moment, vit auprés de luy deux gros Eſcadrons, où les Coureurs des Ennemis s'eſtoient ralliez. Il ſepara en deux Corps ſa Troupe de quatre-vingt Maiſtres, & chargea ſi vigoureuſement

ces deux Escadrons, qu'ils ne pûrent s'empescher d'estre renversez. On se messla avec eux, & le carnage fut grand. Les Ennemis lâcherent trois fois le pied, & se rallierent autant de fois, mais ils furent toujours repoussez. Il crioient *Noailles*, qui estoit peut-estre le mot de leur ralliement, & qui peut-estre aussi estoit pour avoir bon quartier, mais comme on estoit meslé avec eux, & que cette action se passa avant le jour, ce mot ne leur servit point. Le combat ayant duré prés de deux

heures, & les François estant fort inferieurs en nombre, Mr Berthelin fit retirer ses gens, & on rentra dans le défilé sans aucun obstacle, les Ennemis s'estant retirez. Il s'est fait dans cette expedition plusieurs actions dignes d'estre remarquées. Mr Traverset, Capitaine dans le Regiment de la Reine, ayant eu un cheval tué sous luy offrit de l'argent à un Brigadier de Dragons pour l'obliger à l'accommoder du sien. Le Brigadier qui avoit trois bales dans la bouche, d'un

coup qu'il avoit receu, luy dit *qu'il ne vouloit point de ſon argent, qu'il luy donnoit ſon cheval parce qu'il eſtoit hors de combat, & qu'il ſçauroit bien en trouver un autre.* Il mit enſuite pied à terre, & l'ayant donné à Mr Traverſet, il s'avança vers un Dragon d'Eſpagne, le tua, prit ſon cheval, & ſe remonta. Le meſme Capitaine à qui il avoit donné le ſien, ayant eu ce ſecond cheval tué ſous luy, ſe remonta ſur celuy d'un Cavalier Eſpagnol qu'il venoit de tuer, & alla pour la troiſiéme fois à la

charge, mais ayant ſenty ſon cheval manquer ſous luy, peut-eſtre parce qu'il eſtoit foible, & peut-eſtre auſſi parce qu'il avoit eſté bleſſé, il croiſa le piſtolet dans ce moment avec un Eſpagnol dont il eſſuya le coup, qui luy perça la main gauche. L'Eſpagnol luy demanda auſſi-toſt quartier. Mr Traverſet conſentit à ſa demande, pourveu qu'il luy donnaſt ſon cheval. La condition fut acceptée par l'Eſpagnol, & ce Capitaine eſtant remonté, retourna encore à la charge avec ſa bleſ-

ſure. Tous les quatre-vingt hommes qui compoſoient ce party allerent au feu, avec une vigueur extraordinaire, & l'on remarqua qu'aucun ne recula d'un ſeul pas. On a perdu dans cette occaſion Mr de Chaumont, Capitaine dans le Regiment de la Reyne, Mr de Roüais, Lieutenant dans celuy de Servon, & deux Cavaliers; & il y en a eu huit ou dix bleſſez. On n'a pu ſçavoir au vray la perte des Ennemis. Mr de Cavirac, qui eſtoit un des Commandans de ce party, a rapporté

que lors qu'il fit charger un Escadron des Ennemis, il avoit dix Carabiniers qui firent leur décharge, de laquelle il vit tomber sept ou huit Cavaliers. Tous ceux qui se sont trouvez à cette action disent qu'ils en ont tué quelqu'un, ce qui se confirma à leur retour, par leurs épées, dont chacune estoit teinte de sang. Le soir le Curé & les Consuls de Jordy vinrent trouver Mr le Duc de Noailles, pour sçavoir de ce General s'il vouloit qu'on fist enterrer quatre François que l'on

avoit trouvez morts au Champ de Bataille. Mr de Noailles fit plusieurs questions à ce Curé, qui luy dit, *que dans l'action qui venoit de se passer, il y avoit sept Compagnies de Cavalerie Espagnole qui faisoient trois cens chevaux, parmy lesquels estoient quelques Cuirassiers; que le Commissaire general de la Cavalerie estoit venu sur le Champ de Bataille, pour faire enlever les morts; qu'il en avoit reconnu un, sur lequel il avoit long-temps pleuré; que luy ayant demandé de quel nombre estoit le party François,*

ce Commiſſaire luy avoit répondu, qu'il en avoit compté environ quatre-vingt, lors que le combat eſtant finy, les François avoient repaſſé dans ſon Village. Le meſme Curé rapporta encore que ce Commiſſaire avoit dit d'un air fort triſte, *Eſt-il poſſible que j'aye perdu quarante hommes dans cette occaſion?* Un Maréchal des Logis des Dragons ayant eu ſon cheval tué, ſe trouva meſlé parmy les Ennemis, & y demeura aprés le combat. Il oſta ſon Juſte-au-corps, & le mit ſur ſes épaules, dans la

pensée que ce stratagême luy pourroit sauver la vie, ce qui arriva effectivement peu de temps aprés. Quelques Espagnols le voyant different des leurs, car ils n'ont point de Dragons rouges, luy demanderent *qui vive* en Espagnol, & comme il sçavoit cette Langue, il leur répondit, *Viva España.* On luy repliqua, *Como eres vestido? Hò matado un Francés*, dit le Dragon, *y preso su vestido, porque el mio no valia nada.* Cette raison d'avoir tué un François & pris son habit, parce que

le ſien eſtoit tout uſé, leur parut valable, & ils le quitterent. Le jour eſtant devenu plus grand, il s'écarta peu à peu, & s'eſtant ſauvé par des brouſſailles, il revint au Camp fort fatigué, d'avoir fait la traite qui eſtoit fort longue, & qu'il avoit fallu qu'il euſt faite à pied.

Les Ennemis dont le nombre augmente de jour en jour, ſont aſſemblez à *Salſa*, à trois quarts de lieuë de Gironne, & à quatre lieuës de l'Armée. S'il ſe paſſe quelque choſe de nouveau en ce

pays-là avant que je finiſſe ma Lettre, j'auray ſoin de vous l'apprendre.

Je vous envoye un Livre nouveau, dont les matieres vous doivent faire plaiſir. Il eſt de Mr Pontier, Preſtre, Theologien, & Protonotaire du ſaint Siege, & il a pour titre, *La Continuation du Cabinet des Grands.* Les deux premiers Tomes ont eu un grand cours. Celuy-cy qui en eſt une ſuite ſans ſuite, eſt plus inſtructif. L'Auteur a ramaſſé dans ce Volume ce qui luy a paru le plus propre

pour l'inſtruction des gens de qualité que Dieu a élevez au deſſus des autres, ou par leur naiſſance, ou par leurs emplois. On y voit le genie de la pluſpart des Grands Hommes qui ont gouverné la terre; les Propheties de S. Malachie touchant les Papes, depuis Celeſtin II. juſqu'à la fin du monde, avec l'interpretation de pluſieurs; les principaux évenemens de nos jours en diverſes Cours & ailleurs, & la Réponſe à la Critique du Journal des Sçavans de Lipſic, ſur les deux

premiers Tomes qui ont paru il y a déja quelques années. Comme cet Ouvrage eſt tout rempli de Sentences, de Deviſes, de Maximes d'Etat, de reflexions morales & politiques, & de traits vifs de l'hiſtoire, qui ſervent au gouvernement des Peuples & des Familles, il eſt propre à toute ſorte de perſonnes, & l'utile s'y trouvant joint avec l'agreable, on peut dire qu'il fournit une infinité de belles idées. Ceux qui le voudront avoir, le trouveront chez le Sr Guerout, & chez le Sr Cavelier

Libraires au Palais. L'Auteur commence à revoir les deux premieres parties, dans le dessein de les donner bien-tost au Public beaucoup plus correctes, & augmentées en plusieurs endroits de choses tres-curieuses.

Quoy que nous soyons sortis du Printemps, je ne puis me dispenser de vous parler encore de cette belle saison. Vous sçavez, Madame, qu'elle commença par un froid tres-rigoureux. Ce fut ce qui obligea une jeune Demoiselle qui ne m'est connuë que

par ces Lettres L H. D. V. à faire l'Ouvrage que je vous envoye. Ses Vers ſont ſi bien tournez qu'ils meritent d'être vûs de tout le monde. Les Saiſons paſſent, mais les belles choſes ſe liſent avec plaiſir en quelque temps que ce ſoit.

LE PRINTEMPS GLACE'.

IDILLE.

LE Printemps ſuivy de Flore,
Des beaux jours & des Zephirs,
Avoit déja fait éclore
Dans nos champs mille plaiſirs:
Déja par de doux ramages
Les Oiſeaux dans les Bocages
Chantoient leurs tendres langueurs,

Et cessant d'estre captives,
Les Nayades sur leurs rives
Voyoient naistre mille fleurs.

§

Déja sur ces fleurs naissantes,
Les Bergers à leurs Amantes
Racontoient le long du jour,
Combien la saison des glaces
Avoit couté de disgraces
Et de maux à leur amour.
Enfin toute la Nature
Pleine d'un espoir charmant,
Du retour de la verdure
Marquoit son ravissement.

§

Mais l'Hiver impitoyable
Rend ce plaisir peu durable,
Pour bannir le Printemps il revient
sur ses pas.
Par ses barbares outrages
On revoit sur nos rivages

Les glaçons & les frimats.
L'Aquilon fier & terrible
Chasse le Zephir paisible,
Et ravit à nos champs leurs renaissans appas.

Depuis que sa froide haleine
A triomphé des beaux jours,
Les Plaisirs & les Amours
Sont disparus dans la plaine.
En retournant dans le hameau;
Chaque Berger se desespere
De se voir arraché d'auprés de sa Bergere
Par un changement si nouveau.

Tandis que le Berger pleure
Des rigueurs de la saison,
Le Laboureur à toute heure
En tremble pour sa moisson.
Voyant les Vents en furie

Exercer

Exercer leur barbarie
Dans ses fertiles Guerets,
Troublé, remply d'épouvante,
Il n'ose plus compter la recolte abondante
Qui l'avoit tant flaté par ses riches aprets.

Enfin par l'horrible guerre
Que le froid fait sur la terre,
Tout languit dans l'Univers;
Et les Côteaux déja verds,
Quittant leur riante face
Pour ceder à son horreur,
On ne voit plus que la trace
Des Autans pleins de fureur.

Helas! ce triste ravage
Qui nous desole si fort,
Est une funeste image
Des rigueurs de nostre sort.

Lors qu'aprés mille traverses,
Et mille peines diverses
Nous croyons n'avoir plus à former de souhaits,
Loin de voir couronner nostre perseverance,
Un triste & dur revers trompant nostre esperance
Rend nos chagrins plus vifs qu'ils ne furent jamais.

&

Tel, que l'ambition flate,
Courant aprés les honneurs,
Quelquefois à la fin en goûte les douceurs
Dans un rang éminent où son pouvoir éclate.
Possedant peu son bonheur,
La fortune qui le jouë
D'un inconstant tour de rouë
Sçait renverser sa grandeur.

S

Un autre dans le commerce
Fait sa gloire de blanchir ;
Sur l'espoir de s'enrichir
Il n'est Mer qu'il ne traverse.
Malgré mille affreux travaux
Bravant les vents & les ondes,
Il visite les deux Mondes
Sur de fragiles Vaisseaux ;
Et lors que sa main avare
A fait un nombreux amas
De ce qui naist de plus rare
Dans les barbares Climats,
Remply d'une douce attente
Qui le flate & qui l'enchante,
Il se remet sur la Mer.
Alors un fougueux orage
A ses riches Vaisseaux faisant faire naufrage,
Il voit au fond des flots son espoir abismer.

Un cœur exempt des suplices
De la morne avarice, & de l'ambition,
Qui fait toutes ses delices
D'une tendre passion,
N'a pas plus de repos en suivant la tendresse
Que l'Avare craintif, ny que l'Ambitieux.
A peine ses soins & ses vœux
Ont touché l'objet qui le blesse,
Que de cet estat charmant
Il passe au malheur extrême
De voir l'ingrate qu'il aime,
En trahissant ses feux, courir au changement.

C'est ainsi qu'en mille manieres
L'avengle & bizarre destin
Sçait tourner nos plaisirs en des douleurs ameres

Changeant tout en moins d'un matin.
Mais si nos cœurs estoient sans vices,
Si nous ne suivions point les folles passions,
Il ne feroit sur nous, malgré tous ses [caprices,
Que de foibles impressions.

Ces Arbres dépoüillez de leurs charmans feüillages,
Ces Prez où l'herbe meurt, & ces Ruisseaux glacez
Nous donnent des leçons en leurs muets langages;
Ils ont veu sans fremir leurs appas effacez.
Quoy que le Printemps se retire
Que l'hiver en couroux reprenant son empire
Ravisse toutes leurs beautez,
Ils ne succombent point sous tant de cruautez,

Dans un estat toûjours semblable
Ces Chesnes resistant aux Autans irritez,
Attendent des Zephirs le retour favorable

S

Si comme eux dans tous les revers
Dont la fortune nous accable,
Nous gardions un esprit constant, inébranlable,
Attendant en repos ses changemens divers,
Nous verrons couler nostre vie
Dans un estat plus doux, & plus digne d'envie
Que si l'on nous rendoit Maistres de l'Vnivers.

E

Mais en voulant que tout réponde
A nos tiranniques desseins;
Voulant que pour remplir nos desirs les plus vains,

La terre s'unisse avec l'onde,
Nous nous ferons toûjours un destin malheureux.
Si nous voulons goûter une tranquille joye,
Profitons des plaisirs que le Ciel nous envoye,
Mais ne courons jamais fortement aprés eux.

Le Rondeau qui suit est de la mesme personne qui a fait l'Idille du Printemps glacé. Elle l'adresse à une jeune Demoiselle de ses Amies.

RONDEAU.

C'Est grand hazard que trouver un Amant
D'esprit poly, de corps gent & charmant,

Qui n'aille point de Ruelle en Ruelle
Faire ſerment de conſtance eternelle,
Et proteſter par tout également.

Quoy que ſçachiez (mais bien certainement)
Que Jouvenceaux mentent impunement,
Prés tels Muguets ſi vous reſtez [cruelle,
C'eſt grand hazard.

Si voulez donc vivre tranquillement,
Et que penſiez à l'établiſſement,
Fuyez, Iris, Blondins & leur ſequelle; [eſt belle.
Avec ces foux, c'eſt en vain qu'on
Si jamais un parle du Sacrement,
C'eſt grand hazard.

Quand un Prince, un

grand Seigneur, ou un Particulier favorisé de la fortune, font toute la dépense que leur état & leur bien exigent d'eux, & qu'en certaines rencontres où ils ne peuvent s'empescher d'en faire, ils la poussent en quelque façon au delà de ce qu'on doit s'en promettre, on peut dire qu'ils sont magnifiques, & qu'ils vivent en Princes & en grands Seigneurs : mais lors que n'estant pas satisfaits d'avoir fait paroistre leur magnificence dans les occasiõs qui se presentent naturellement, leur esprit

inventif cherche les moyens de donner ſans qu'ils y ſoient obligez, ny qu'on ait ſujet de s'y attendre, c'eſt une generoſité plus que magnifique, & ces manieres font voir tout ce que la liberalité a de plus grãd. Celle de Monſieur parut le mois paſſé dans une ſemblable occaſion. Ce Prince fit une Loterie de Bijoux pour les Dames, & l'honneur de ſes bonnes graces eſtoit l'argent qu'il falloit avoir pour y eſtre admis. On fit des Billets à l'ordinaire avec des numero, & voicy les lots qui ont eſté

tirez ſelon ces numero, avec les noms des Dames à qui le hazard les a fait écheoir.

Madame, une table ronde de la Chine, une Porcelaine, & une autre garnie d'or. d'Orleans

Mademoiſelle, un Cabaret garny de ſept Porcelaines, & d'un Eventail. d'Orleans.

Madame de Vantadour, un Cabinet de la Chine, une Porcelaine, une boëte d'or & un Eventail. Levis

Madame de Chaſtillon, une Porcelaine, un Gobelet, & un étuy de Vermeil.

Madame de Chaſteautiers, Fou-dras.

quatre boutons de Diamans & d'Emeraudes.

Madame la Mareſchale de Grancé, un Cabaret de la Chine garny de dix pieces de Porcelaines, & un Eventail.

Madame de Maré, une Chocolatiere d'argent, une Porcelaine, ſept baſtons de Chocolat, & une boëte de Thé.

Madame de Grancé, une Cave de Criſtal de roche garnie d'or.

Madame de Mekelbourg, un Bandege garny d'une Porcelaine violette, & une bleuë,

une paire de gands, & un Eventail.

Madame de Grandmont, un Deshabillé de satiné garny de trois pieces de ruban, une paire de gands garnis, un Eventail & une petite boëte de la Chine.

Madame d'Armagnac, des Paravents de la Chine. Lorraine

Madame de Valentinois une Sous-coupe de la Chine garnie de deux Porcelaines, deux paires de gands & un Eventail. Monaco.

Madame de la Ferté, une belle Cornette d'Angleterre avec son bonnet. Soissons-terre.

Madame de Montauban, une table garnie de ſon tapis, une bourſe de Jettons d'argent, une paire de flambeaux de vermeil, une boëte, & quatre livres de bougie.

Madame de Foix, un Cabaret garny de ſes Porcelaines, & un Eventail.

Madame de Porſmouth, une Ecritoire de la Chine, garnie de ſon Encrier & Poudrier.

Madame la Princeſſe d'Espinois, une paire de Pendeloques de Diamans en poire.

Mademoiſelle d'Eſpinois,

un Bandege garny d'une Porcelaine, & de sa Souscoupe; deux Eventails, & deux boëtes de la Chine.

Mademoiselle de Melun, un Cabaret garny de Porcelaine, & un Eventail.

Madame d'Alluy, une étoile en Poinçon. V. Secou-fleur

Mademoiselle de Pienne, une Busquiere de toutes pierres.

Mademoiselle de Clisson, deux petites Jates de la Chine, une paire de flambeaux de vermeil, & quatre paquets de bougie. Souvoitre

Mademoiſelle de Rouvroy, une Samaritaine émaillée d'or, enrichie de Diamans.

Madame de Liſcoüet, ſix plats de Porcelaine.

Mademoiſelle Soucelle, une grande Cave d'argent, garnie de pluſieurs pieces d'argent.

Fussey Madame Menneſer, un petit Cabinet de la Chine garny de ſes tiroirs, & un Eventail.

Madame de Beauvais, un Coffre de Calambourg, garny d'argent; pluſieurs paires de gans & un Eventail.

Mademoiſelle des Bordes,

une Boëte de la Chine & deux Eventails.

Mademoiselle de Busca, une Etoile en poinçon. v. Montlezun.

Madame de Fustemberg, une Boëte de la Chine garnie d'un Etuy de vermeil, de deux paires de gands, d'une petite Boëte de la Chine & d'un Eventail.

Madame de la Fare, un Diamant incarnat.

Madame de Bullion, une Jupe de brocard d'or. Bullion.

Mademoiselle de Ventadour, un Flacon d'or. Levis.

Mademoiselle de Menne-

Juillet 1689.

tout, un Bandége garny de deux Tasses & de deux Soucoupes; une paire de gands & un Eventail.

Mademoiselle de Fontenay, une Agaçante de Diamans.

Madame de Tambonneau, une Robe de Chambre de Brocard d'or.

Beauvoir. Madame du Roure, une Croix de Rubis & de Diamans avec son coulant.

Les Vers qui suivent sont assez du temps. Ils sont estimez icy, & on a marqué de l'empressement pour en avoir des copies.

LE GENTILHOMME de l'Arriereban.

DAns ma Maison des Champs
sans chagrin, sans envie,
Je passois doucement la vie
Avec quelques voisins heureux,
Peu guerriers & fort amoureux.
Ma Bergere, mes prez, mes bois & mes fontaines,
Ou faisoient mes plaisirs, ou soulageoient mes peines.
J'allois à Paris rarement,
Mais Paris quelquefois venoit dans mon Village,
J'entens quelques Amis qui venoient bonnement
Me voir, & manger mon potage.
Je les traitois fort sobrement.

Mes pigeons, mes poulets, tout leur
ſembloit charmant;
On parloit de l'amour & jamais de la
guerre;
Je plaignois le Roy d'Angle-
terre
Sans deſſein de le ſoulager,
Je laiſſois aux Heros le ſoin de le
vanger;
La gloire & les honneurs n'eſtoient
point ma foibleſſe,
Et je me piquois de Nobleſſe
Seulement pour ne pas payer
La Taille & les Impoſts que paye un
Roturier.
Aujourd'huy j'ay regret d'eſtre né
Gentilhomme,
Ce titre glorieux m'aſſomme.
Helas! Il me contraint en ce malheu-
reux an
De paroiſtre à l'Arriere-ban.

O vous, mon Bisayeul de tranquille memoire
Dont les armes n'estoient que l'ancre ou l'Ecritoire,
Qui viviez en Bourgeois & poltron & prudent,
Reconnoissez en moy vostre vray descendant.
Pourquoy de vostre argent vostre fils & mon pere
Ont-ils acquis pour moy ce qui me desespere,
Cette Noblesse enfin qui par necessité
Me fait estre guerrier contre ma volonté?
Adieu, mon cher Jardin qui fistes mes delices,
Adieu, de mes jets d'eau les charmans artifices,
Adieu fraises, adieu melons,
Adieu costeaux, adieu vallons.

Afin de soulager le chagrin qui me presse
Que vos échos disent sans cesse,
Nostre Maistre qui fut si doux,
Qui fuyoit la fatigue & qui craignoit les coups,
Est allé s'exposer à la fureur des armes.
Ciel! par un prompt retour finissez ses allarmes.

Je vous ay souvent parlé des presens que Mr de Semerie, Gentilhomme Genois, a faits au Roy. Ce n'est pas à cause de leur magnificence, quoy que tres-grande, que je vous en ay entretenuë, mais pour vous marquer son zele

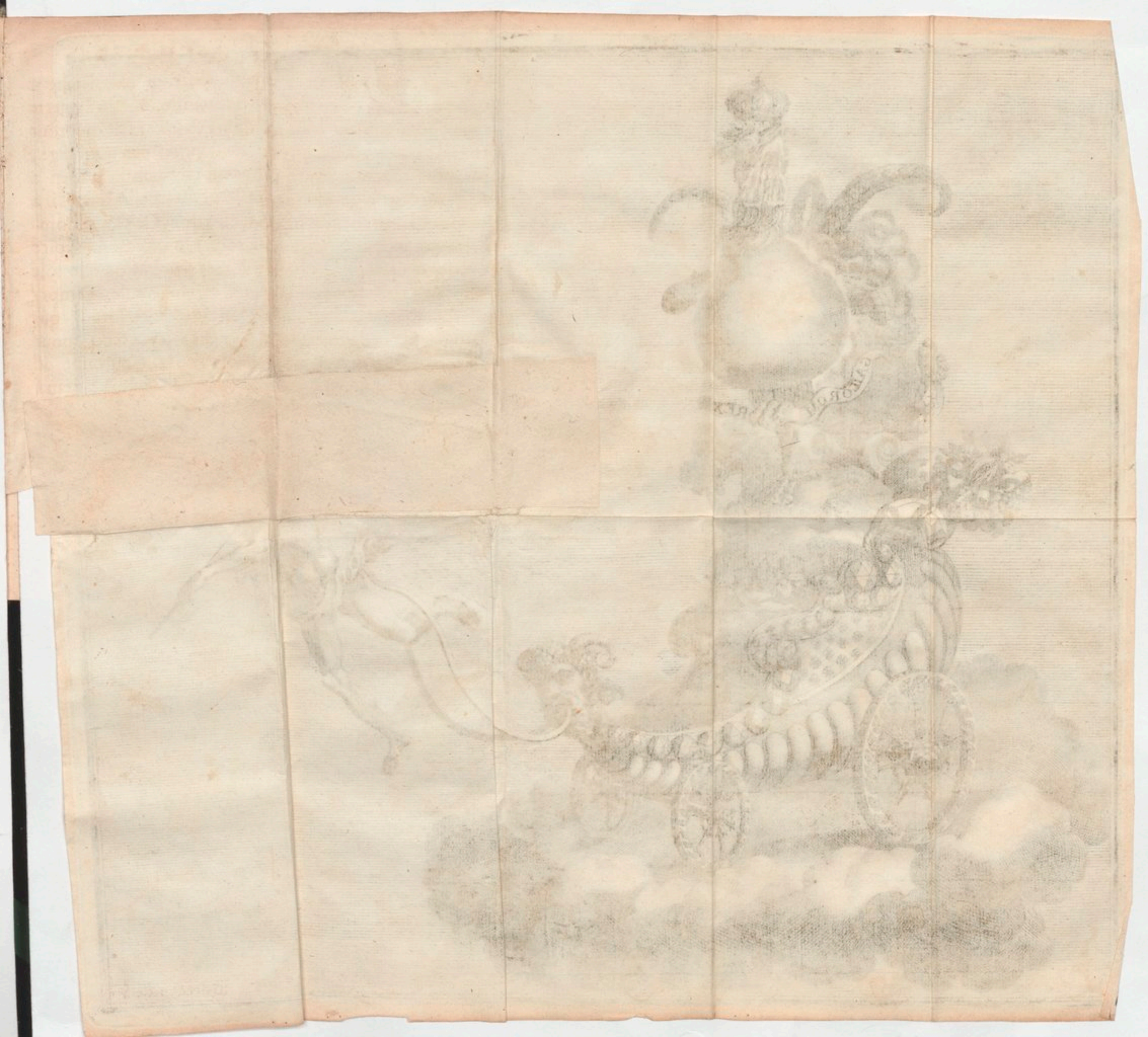
& la ſingularité des preſens, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce mot, rien n'eſtant plus galamment & plus ingenieuſement imaginé. Depuis quelque temps ; il a fait connoiſtre chaque année cette noble & reſpectueuſe inclination qui luy eſt ſi naturelle, auſſi-bien qu'à ſa Famille. Le dernier Ouvrage dont il a fait preſent à Sa Majeſté, eſt un Char de triomphe d'environ dix pouces de long. Il eſt d'or émaillé, & enrichy de Diamans dans tous les endroits où le Deſſein & l'Ou-

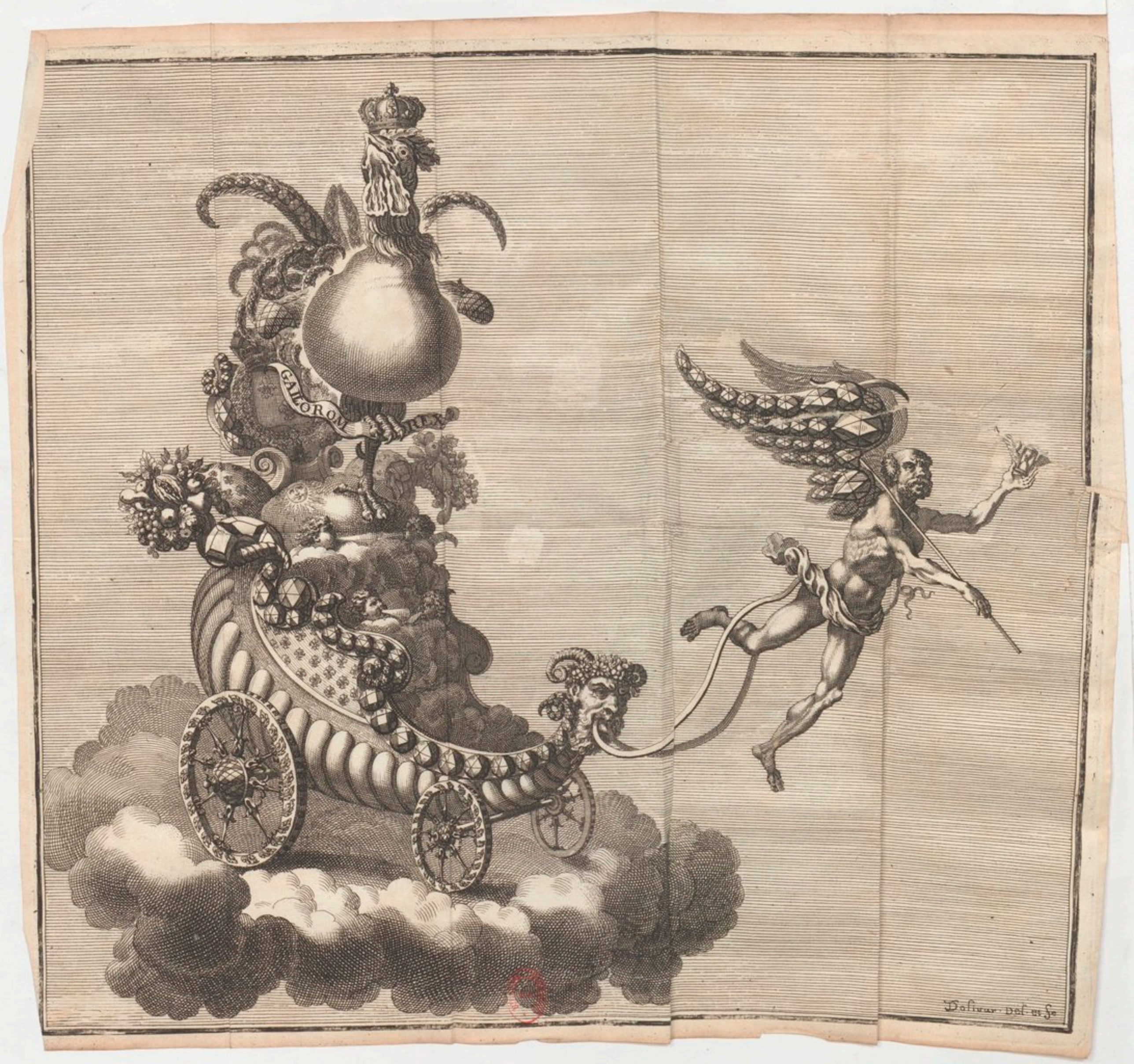
vrage ont pu le permettre. On y voit les Armes de France environnées de Feüillages de Diamans. Ce Char porte un Coq posé sur un nuage, ayant sur la teste une Couronne fermée, & toute de Diamans, & tenant en sa pate droite un Cartouche, sur lequel on lit ces mots, *Gallorum Rex*. Ce Coq est d'une Perle Orientale tres-blanche & tres-grosse, puis qu'elle pese une once, poids d'Italie, & qu'elle forme toute la figure de son corps, ce qui la rend tout à fait singuliere,

&

& precieuſe. Ses aiſles ouvertes & ſa queuë ſont auſſi formées de Diamans, & l'une & l'autre tres artiſtement détachées de la Perle. Ce Char qui paſſe au deſſus des nuées, eſt conduit par le Temps, qui eſt auſſi depuis la teſte juſqu'à la moitié des cuiſſes d'une Perle Orientale, de ſorte que tout ſon corps en eſt formé. Cette Perle eſt d'une beauté ſi ſurprenante, que la nature ne peut rien imiter de plus regulier. Le reſte des parties du corps eſt d'or émaillé, & les aiſles de Dia-

mans, le tout parfaitement bien travaillé. Mr de Semerie a luy-mesme imaginé tout le dessein de cet Ouvrage, dont un tres-habile Italien a fait le modelle, sur lequel il a esté executé. Ce Gentilhomme tout remply de la gloire du Roy, pretend qu'elle soit representée par le Temps, simbole de l'éternité, qui enleve au Ciel le Coq, pour y recevoir la Couronne de gloire qui est deuë à ce grand Prince, comme Protecteur & Défenseur de la Foy. J'ay fait graver cet Ouvrage de la




GALLORUM REX
Dolivar. Del. et Sc.

mesme grandeur qu'il est, & vous pourrez vous en representer plus aisément la beauté en jettant les yeux sur cette planche. Ce magnifique present fut receu de Sa Majesté avec tout l'agrément imaginable, ce qu'Elle témoigna à Mr de Semerie, par les marques de cette bonté toute charmante, avec laquelle Elle gagne les cœurs de tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Je croy estre d'autant plus obligé de vous faire connoistre icy Mr de Semerie, que l'envie a voulu atta-

quer ſa naiſſance, ne pouvant avoir de priſe ſur luy par dautres endroits. Il eſt Puiſné de l'Illuſtre Maiſon de Seymer en Angleterre, où elle ſubſiſte encore en la perſonne des Ducs de Sommerſet, ainſi que Mrs du Cheſne, Hiſtoriographe de France, & Haudicquer de Blancourt, ſon Gendre, l'ont prouvé en la Table genealogique qu'ils ont dreſſée ſur les Titres de cette Famille. Ils font voir qu'elle ne s'eſt habituée à Gennes que vers l'an 1535. qu'elle y fut nommée de Se-

merio, ſelon la Langue Genoiſe, & que ceux qui en eſtoient voulurent y vivre en nobles Citoyens, ainſi que firent beaucoup d'autres Familles, ſans eſtre inſcrits dans le Livre du Gouvernement que les Peuples de Genes s'eſtoient fait par une ambition de ſe gouverner eux-meſmes, aprés avoir chaſſé en 1528. Theodore Triwlce, Comte de Cauria, Maréchal de France, leur Gouverneur, & ſecoüé le joug de l'obeiſſance qu'ils avoient jurée à cette Couronne, parce que cette Fa-

mille de Semerio auroit paru se joindre aux rebelles de la France, contre l'inclination qu'elle avoit de la servir, & qu'elle a toujours conservée jusques à present, malgré toutes les persecutions qu'elle a souffertes. Je n'avance rien touchant cette Genealogie, dont je n'aye vû les preuves & les attestations.

Vous sçavez, Madame, que Mr Foucault a esté pourvû de plusieurs Intendances de Justice, où non seulement il a réussi au gré de la Cour & des Peuples, mais où il s'est

mesme acquis beaucoup de re-
putation, dés qu'il a commen-
cé d'entrer dans ces impor-
tans Emplois, quoy qu'il fust
encore fort jeune lors que le
premier fut confié à ses soins.
Il a esté nommé depuis peu
de temps à l'Intendance de
Caën, & tout le Pays sça-
chant sa vigilance, & avec
combien d'exactitude il rend
la justice, en a donné de
grandes marques de joye, &
sur tout l'Academie de cette
celebre Ville, au nom de la-
quelle Mr Foucault a esté
complimenté par Mr le Curé

de Blainville. Le discours qu'il prononça luy attira beaucoup d'applaudissemens, & tout le monde admira l'adresse avec laquelle ce digne Academicien y fit entrer l'Eloge du Roy. Voicy les termes dont il se servit.

MONSIEUR,

On ne peut estre plus sensible que nous le sommes à la joye que vostre arrivée cause en cette Province. Outre les avantages que chacun en attend pour son repos, nous en esperons un en

particulier dont nous ſommes beaucoup plus touchez. Nous oſons nous flater que la profeſſion publique que nous faiſons de l'étude des belles Lettres, nous donnera plus de part en l'honneur de voſtre affection. Comme vous en avez fait vos plus tendres delices, elles ne vous deviendront pas indifferentes dans cette Ville où elles ont toujours eſté cultivées; dans cette Ville qu'elles ont renduë celebre, & qui par le nombre des grands Hommes qu'elle a produits dans tous les divers genres d'écrire, le peut diſputer aux plus fa-

meuses Academies de la Grece.

*Cet éloge qui pourroit estre suspect dans la bouche d'un de ses Enfans, * ne le doit pas estre dans la mienne, & ce qui m'assure contre ce reproche, c'est que j'ay l'honneur de parler devant vous, Monsieur, à qui rien n'échape dans l'empire des Lettres, à qui tous les temps sont presens, & qui dans la curieuse recherche que vous avez faite * des plus rares monumens qui peuvent servir à la connoissance de l'Histoire ancienne, n'avez pas*

* L'Auteur est de Blois.
* M. Foucault a un Cabinet de Medailles.

eu moins de ſoin de vous inſtruire de noſtre ſiecle. Tandis que vous vous appliquez à conſerver dans voſtre Cabinet l'air & les traits des Heros celebres pour la gloire des armes, vous honorez d'une maniere encore plus glorieuſe ceux qui ſe ſont rendus Illuſtres par les Sciences, en les faiſant revivre dans voſtre memoire.

Ce ſont ces ſeules qualitez que nous admirons en vous, Monſieur. & ſans penſer aux alliances qui vous approchent des premiers Miniſtres de l'Etat, nous n'enviſageons que le ſeul merite de voſtre perſonne. Tou-

chez de l'air obligeant dont vous recevez nos respects, nous nous laissons flater de l'esperance de profiter de vos lumieres, de vous voir presider à nos Assemblées, où dérobant quelques momens à vos occupations, vous les donnerez au doux repos des Muses. Là, nous esperons qu'avec la mesme éloquence dont vous aurez fait entendre au Public les volontez de nostre grand Prince, vous nous apprendrez en particulier la maniere de le loüer dignement. Vous nous raconterez, Monsieur, avec quelle penetration vous l'avez vû dans le

Conſeil démeſler les affaires les plus épineuſes, & aller toujours au delà des veuës communes; par quelle tendreſſe pour ſes Peuples, il leur a ſouvent ſacrifié ſes propres intereſts, & toutes choſes aux beſoins de ſes Sujets, & à la gloire de la France. Vous nous direz ſon diſcernement dans le choix qu'il fait de ſes Miniſtres, dont nous voyons en vous, Monſieur, une preuue ſi évidente; avec quelle ſageſſe eſtoient concertez les ordres que vous en avez receus dans les divers emplois où vous l'avez ſervy, auſſi avantageu-

ſement pour voſtre propre réputation, que pour l'intereſt de la Religion & le repos de l'Etat.

Nous admirerons avec vous, Monſieur, les grandes qualitez, où peu de perſonnes arreſtent leur vûë, & qui cependant ſont le fondement de cette gloire qui remplit toute la terre du nom de LOUIS LE GRAND.

Ce n'eſt point icy le lieu d'entreprendre ſon éloge : ce champ eſt ſi vaſte, qu'un eſprit auſſi foible que le mien ſe doit bien donner de garde d'y entrer pour ne s'y pas perdre, & trouver la peine de ſa témerité ; mais

certes, si le plus fameux des Politiques nous apprend que le Prince qui se voit necessaire à ses Peuples, est arrivé au haut point de la grandeur & de la felicité, quel Monarque a jamais eu plus de droit de se croire en cet estat?

Dans les divers mouvemens qui agitent aujourd'huy l'Europe, & qui tiennent les esprits en suspens, tous les yeux sont tournez vers luy, comme sur le seul qui peut calmer ces orages. Non seulement il fait la seureté de ses Peuples, il est encore l'unique esperance d'un grand

Royaume, abandonné à tout ce que la perfidie & la plus détestable ambition peuvent inventer d'horreurs & de crimes. Les devoirs les plus sacrez, violez dans la personne d'un grand Roy, la Religion opprimée, l'Innocence poursuivie, la Majesté Royale foulée aux pieds, ne trouvent d'azile qu'à l'ombre de sa puissance. Il semble que le Ciel ne permet tant d'évenemens que pour exercer son grand cœur; on croiroit que Dieu auroit répandu sur tous les autres Princes un esprit d'illusion, afin de faire éclater davantage le zele &

la profonde ſageſſe du noſtre.

Mais je ne vois pas que je m'emporte inſenſiblement au delà des bornes que je me ſuis proposées. Emeu, excité par tant d'objets, j'oublirois le temps & le lieu. Pardonnez ce transport, Monſieur, que voſtre preſence rend plus fort en mon ame par le ſouvenir qu'elle y renouvelle de la paſſion avec laquelle vous ſervez ce grand Monarque. Quel bonheur pour vous d'avoir quelque part à ſa gloire, de partager ſes travaux! Quel honneur de meriter aſſez ſa confiance pour entrer dans ſes ſecrets!

Nous vous cedons ces avantages, Monsieur, dont vostre fidelité & vostre sagesse vous rendent digne; nous vous les voyons posseder avec joye, & si le Ciel écoute nos vœux, ce sera pour une longue suite d'années. Souffrez seulement que nous vous disputions le merite d'aimer parfaitement ce grand Roy, & que nous nous efforcions d'égaler vostre zele à le servir par nostre parfaite obeissance à ses ordres, qui nous seront encore plus agreables, Monsieur, tant que nous les recevrons de vous.

J'ay à vous entretenir d'une nouvelle Histoire de l'Ancien Testament, dont la lecture vous donnera beaucoup de plaisir. Le Public s'en doit tenir obligé à Mr Raguenet qui en est l'Auteur. Quoy qu'il soit encore fort jeune, il est d'un esprit fort meur. Cela n'est pas difficile à croire, puis qu'on ne sçauroit parler de ces sortes de matieres sans un grand fond de prudence. Les Docteurs qui ont donné leur approbation pour l'impression de cet Ouvrage, l'ont accompagnée de si beaux

éloges, que je n'ay rien à y ajoûter. Il renferme des évenemens dont on ne ſçauroit nier que la verité ne ſoit inconteſtable, puis que c'eſt la Foy qui leur ſert de fondement, Il paroiſt qu'on peut les apprendre dans cette nouvelle Hiſtoire avec plus de facilité, que dans tous les Livres qu'on a faits en noſtre Langue pour nous en inſtruire. Cela eſt ſi bien prouvé par tout ce que rapporte l'Auteur dans ſa Preface, qu'on ne peut la lire ſans en eſtre convaincu. On y parle de tous

ceux qui ont écrit ſur ce ſujet, & de la maniere qu'ils en ont écrit, ce qui ſatisfait extremement le Lecteur. On voit auſſi les précautions que l'Auteur a priſes pour tenir un juſte milieu entre les trop grands Volumes, & les Abregez trop reſſerrez qui peuvent cauſer de l'obſcurité. Ce Livre ſe vend chez le Sr Barbin.

On en debite un autre depuis peu de temps chez le Sr Quinet, dont on peut tirer un profit conſiderable pour les mœurs, & pour la con-

duite de la Vie. Il eſt intitulé, *Reflexions ſolitaires ſur la Vie & ſur les Erreurs des hommes.* Vous jugez bien qu'on ne peut examiner les Erreurs où nous ſommes tous ſujets, ſans qu'on en faſſe une eſpece de Satyre ; mais la Satyre n'a rien d'odieux quand elle attaque les vices en general. Elle a au contraire de grandes utilitez, puiſque c'eſt comme un miroir qui nous fait voir nos defauts, pour nous apprendre à les corriger ſans en avoir d'autre honte à craindre, que celle que nous pou-

vons recevoir des ſecrets reproches que nous ſommes obligez de nous en faire à nous-meſmes. L'Auteur qui ne veut chagriner perſonne, ne parle que des foibleſſes communes à tous les hommes, & dans la peinture qu'il en fait, il ne laiſſe point échaper de traits qui tombent ſur aucun Particulier. Son Livre contient ſept Refleſions en vers, qu'on peut regarder comme autant de pieces ſeparées, dont chacune a ſa beauté. Elles renferment la plus grande partie des dé-

fauts des hommes qu'on n'a point encore repris avec plus d'honnesteté, quoy qu'ils soient representez avec force.

La situation où sont les affaires rend extremement de saison un autre Livre nouveau, intitulé, *Histoire de l'établissement de la Republique de Hollande.* Mr le Noble, ancien Procureur General au Parlement de Mets, qui en est l'Auteur, fait voir en parlant de la Revolte des Peuples qui forment aujourd'huy cette Republique, que la conduite que tint Guillaume

laume de Naſſau, Biſayeul du Prince d'Orange, qui vient d'uſurper la Couronne d'Angleterre, le pretexte de la Religion dont il ſe ſervit, & les artifices qu'il employa pour ſouſtraire de l'obeïſſance du Roy d'Eſpagne ces Peuples rebelles, ont ſervy de regle à l'injuſte & violente entrepriſe de ſon Arriere-fils. La premiere partie de cette Hiſtoire qui vient d'eſtre donnée au Public, & qu'on trouve chez le Sr Guerout, Libraire au Palais, eſt diviſée en quatre Livres, &

contient tout ce qui s'eſt paſſé depuis la naiſſance de cette rebellion commencée ſur la fin du regne de Charles-Quint, juſqu'à la mort de ce Chef des Revoltez arrivée le 10. Juillet 1584. par un coup de Piſtolet, dont un nommé Baltazar Gerard, Bourguignon, le perça à Delf, en luy donnant un Paſſeport à ſigner. Les évenemens en ſont grands & curieux, tant pour leur diverſité, que par la nature des intrigues que differens intereſts firent mouvoir. L'Auteur promet enco-

re trois parties. La premiere contiendra tout ce que firent les Hollandois aprés que les ſept Provinces rebelles ſe furent établies en Republique formée, pour ſe maintenir contre le Roy Catholique, & la longue guerre que ſoutint une poignée d'hommes reduits dans un point de terre, & ſecourus par les Puiſſances voiſines, en ſorte que l'Eſpagne fut forcée de leur accorder la Paix, en les reconnoiſſant pour libres, & en traitant avec eux comme avec des Etats Souverains & indépen-

dans. Dans la seconde partie on doit voir tout ce que la Republique de Hollande a fait depuis ce Traité de Paix, & l'estat florissant auquel elle s'est élevée sous la protection, & par l'alliance dont la France a bien voulu l'honorer. L'Auteur promet de la conduire jusqu'au temps que les Etats Generaux oubliant les bienfaits de nos Rois, se sont détachez de la France, & ont payé d'ingratitude les obligations infinies qu'ils luy avoient, ce qui finira avec l'année 1671. La derniere par-

tie commencera pa la guerre que Sa Majesté leur declara en 1672. & renfermera tout ce que cette Republique a fait depuis que les artifices & l'ambition du Prince d'Orange d'aujourdhuy l'ont renduë ennemie de la France. On y doit voir toute la conduite qu'il a tenuë depuis le meurtre de Mrs With, pour arriver à la consommation de l'attentat entrepris contre le Roy Jacques II. son Beaupere. Ce dessein est digne de son Auteur, & comme il est tres-capable de le bien exe-

cuter, le Public n'en peut recevoir que de l'avantage.

Je vous envoye une Lettre qui vient de tomber entre mes mains, & que vous serez bien-aise de lire.

LETTRE INTERCEPTE'E d'un Confident du Prince d'Orange, à un de ses Amis, à la Haye.

Traduite du Hollandois.

ENfin, Monsieur, vous voyez que nous avons sceu faire un bon usage de vos sages conseils, & que malgré tous ces speculatifs qui

ne pouvoient croire que des Hollandois fussent capables de se rendre les Maistres absolus d'une Nation accoûtumée à les vaincre, qui les traitoit mesme avec mépris, & qui estoit si fiere & si jalouse de sa liberté, que quelque soin que les Rois les plus justes & les plus moderez ayent apporté à luy complaire, elle n'a jamais cru pouvoir donner des bornes assez étroites à leur autorité, nous avons neanmoins trouvé moyen de l'assujettir entierement, & de la reduire à faire aveuglement tout ce qui convient le plus à nos interests.

Vous avez veu, Monsieur, avec quelle adresse nous avons profité de l'avis que vous nous avez donné d'engager ce Royaume dans une guerre capable de ruiner pour toûjours son commerce, de luy faire consu-

mer ses principales forces, & luy oster tous les moyens de recouvrer jamais cette liberté dont elle a si long-temps abusé au préjudice de ses Maistres, & qu'elle pourroit mesme porter plus loin contre ce qu'elle appelle nostre usurpation.

Il falloit encore pour nous y maintenir suivant vos conseils, nous fortifier de Troupes qui fussent entierement à la devotion de nostre Prince, & non seulement nous avons retenu toutes celles de nostre Nation, qui ne reconnoissent point d'autres loix que celles que nous leur donnons; mais nous ne perdons pas un moment de temps à en faire venir de Suede, d'Allemagne & des Cantons Suisses, & à ramasser d'ailleurs tout ce qu'il y a de François, aussi ennemis des Anglois que de leur propre Patrie,

& qui n'ont plus d'autre ressource que l'esperance de s'enrichir des dépoüilles de ceux qui oseront entreprendre de secoüer le joug de nostre domination,

Nous n'obmettons rien aussi pour éloigner peu à peu de ce Royaume toutes ces Troupes Angloises qui sont encore imbuës de la haine que cette Nation a toûjours euë pour un Gouvernement Etranger & arbitraire, & ce qui est de plus admirable dans la conduite que nous tenons, c'est que ces mesmes Troupes que nous exposons en Flandre & ailleurs, à tous les perils de la Guerre, & dont la perte ne peut-estre que fort avantageuse à nostre Prince, ne laissent pas de nous servir à retenir dans la crainte tous ces Republicains des principales Villes de Hollande, & à

empescher que pendant nostre absence ils n'ayent la hardiesse de rétablir quelque forme de Republique, & de se soustraire de l'empire absolu de leur Stathouder. Vous m'avoürez, Monsieur, qu'on ne pouvoit prendre des mesures plus solides pour établir en mesme temps un pouvoir despotique sur l'Angleterre & sur nos Provinces Unies. Il est bien vray que quelque soin que nous prenions de persuader tout ce Peuple-cy, & sur tout cette Assemblée Parlementaire, de la necessité d'avoir une Armée étrangere dans le Royaume, nous avons bien de la peine à leur faire avaler cette pillule qu'ils considerent toûjours comme un remede fort propre à les étouffer. Mais nos raisons bien appuyées de toutes les Troupes, tant Françoises que Hollandoises & Alle-

mandes, que nous avons déja dans le cœur du Royaume, & qui augmenteront de jour à autre, sçauront bien enfin se faire entendre & donner des preuves convaincantes à tous les Anglois, qu'il faut qu'ils aillent apprendre à faire la guerre dans les Pays Etrangers, & qu'ils la laissent faire chez eux & contre eux-mesmes à Schomberg, & aux Officiers François, Hollandois & Allemands, qui sçavent depuis long-temps la maniere de se faire nourrir grassement aux dépens de leurs Hostes.

Nous n'oublions rien aussi pour nous défaire, ainsi que vous nous l'avez si prudemment conseillé, de tous ces incommodes amateurs de leur liberté, & de ces clair-voyans qui raisonnnent trop juste sur les desseins de nostre Prince. La Tour

de Londres & toutes les Prisons en sont déja remplies, & du moment que quelqu'un s'oppose à ce que nous souhaitons, nous trouvons une facilité admirable à le faire accuser de haute trahison, & des Témoins tout disposez a l'en convaincre.

Cependant le peu que nous sommes d'amis confidens du Prince, nous ne croyons pas le pouvoir mieux servir selon son goust & le nostre, qu'en le rendant inaccessible à ceux qui par leur naissance ou par quelque merite pretendroient avoir part au gouvernement & à l'administration des affaires, & comme nous avons tres-bien remarqué que la crainte des accusations de haute trahison, des emprisonnemens, des confiscations de biens, & de tout ce que nostre ressentiment appuyé des troupes qui sont entiere-

ment à nostre disposition, peut exercer contre eux, les tiendra toujours bien plus assujettis que le peu de graces & de liberalitez que le Prince nostre Maistre leur pourroit faire, à quoy vous sçavez qu'il a une extrême repugnance, nous sommes bien aises de les tenir bas & rampans auprés de nous, & de faire acheter tant à eux qu'à tous les autres Anglois, les moindres expeditions & faveurs dont ils ont besoin, en sorte qu'il y a lieu d'esperer qu'outre les honneurs & dignitez que nous possedons déja à leur exclusion, le moindre d'entre nous se trouvera bien-tost tellement enrichy de leurs dépoüilles, & de tout ce que nous pouvons nous promettre de l'abatement & de la servitude où cette nation est reduite, que nous n'aurons plus lieu de crain-

dre qu'elle puisse regimber contre nous, d'autant plus que nous sommes bien resolus de ne plus souffrir qu'aucun Anglois qui ait quelque talent pour la guerre, & quelques sentimens braves & genereux, ait aucune charge ny employ en ce Royaume, & s'il ne prend le party de nous aller servir au dehors, vous le verrez bien-tost conduit à Neugath comme un scelerat, où nous trouverons moyen de nous en défaire encore plus promptement. Nous ne manquons pas aussi d'expediens pour mettre des Hollandois à la place de ceux qui commandent dans la Tour de Londres, & ce seroit une trop grande imprudence à nous, de confier un poste si important à des gens d'une Nation que nous voulons gouverner plustost par la crainte que par la douceur.

Vous aurez sans doute aussi remarqué que nous n'avons pas negligé l'avis que vous nous avez donné touchant le Corps des Marchands. Il est certain qu'il seroit à craindre pour nous, s'il demeuroit dans l'opulence où il a esté par le passé. On ne pouvoit pas aussi luy donner une plus rude touche que celle de nostre Embargo, *par lequel sous pretexte de la necessité d'avoir des Vaisseaux & des Matelots, pour faire la guerre à la France, nous faisons perdre aux Marchands Anglois, selon leur calcul, plus de trois millions de livres sterlins, & nous esperons mesme ruiner pour toujours leur commerce, parce qu'estant une fois passé en d'autres mains en Espagne, Italie, Turquie & autres Pays, il sera impossible dans un siecle entier de le remettre*

sur le pied qu'il estoit il y a trois ou quatre mois. Il est vray que les plus éclairez d'entre les Marchands de Londres, murmurent fort de cette conduite, & croyent qu'on auroit pu non seulement leur permettre la continuation de leur navigation & de leur trafic, mais aussi leur donner des Vaisseaux de guerre pour leur convoy. Il y en a mesme qui sont assez hardis pour dire qu'ils estoient aussi heureux sous la domination legitime de leur Roy, qu'ils sont à present malheureux sous le pouvoir arbitraire de l'Usurpateur; mais nous sçavons bien faire taire ces méchantes langues, & croyez-moy, il n'est rien plus aisé que de soumettre cette Nation à tout ce qu'on veut, quand on est aussi bien armé que nous le sommes.

Nous nous moquons bien aussi en-

tre nous de la ſimplicité des derniers Rois d'Angleterre, auſſi bien que de l'erreur de tous les Voiſins, qui ont toujours cru qu'on la devoit gouverner avec douceur, & qu'il ſe falloit bien garder de rien faire qui fuſt contraire à leurs droits, privileges & libertez; car je vous aſſure qu'on les peut renverſer impunément, pourveu qu'on ſçache un peu cacher ſa marche, & que dans un an il n'y aura perſonne qui n'obeiſſe à nos loix. Nous détruirons meſme facilement, & la Religion Anglicane, & toutes les Sectes qui ſeront contraires à nos deſſeins, en leur faiſant toujours apprehender une poignée de Papiſtes, & amuſant toute la Nation de conſpirations imaginaires, dont nous accuſerons ceux qui nous ſeront ſuſpects, pour couvrir toutes les violences que

nous jugerons à propos d'exercer contre eux & contre tous autres qui feront quelque resistance à nos projets; vous avez déja veu de quelle maniere nous avons fait agir la Convention d'Ecosse pour abatre l'Episcopat. Je vous assure que nous prenons d'aussi bonnes mesures pour en faire autant en Angleterre, & que la Religion de l'Etat sera dorénavant celle qui favorisera le plus nostre entreprise, & qui nous servira le mieux à détruire tous ceux qui conservent encore cet esprit de liberté, si incompatible avec ce pouvoir absolu. Enfin, Monsieur, nos affaires vont à souhait, & je vous conseille de venir au plustost avec tous nos meilleurs amis, pour profiter avec moy de tout ce que nostre industrie & le peu de sens de ceux qui nous ont appellé, nous vont faire amasser de

biens & de richesses. Je puis vous dire mesme en confidence, pour vous oster tout le regret que vous pourriez avoir de quitter vostre Patrie, qu'il faut de necessité venir servir icy pour commander ensuite chez nous, & que nostre Prince est bien éloigné de souffrir qu'aucun de ceux qui pourront estre soupçonnez de ne pas faire de bon cœur tout ce qu'il commandera pour l'entiere destruction de la Republique, & de cet ancien pouvoir des Estats generaux, entre à l'avenir dans les Charges, dans les Conseils ou dans les Emplois un peu considerables, & ait aucune part aux avantages que le merite peut faire esperer, & qui ne doit plus consister, selon nos maximes, que dans une obeissance aveugle à ses volontez. Profitez, je vous prie, de ce conseil, comme nous avons sçeu fai-

re des vostres, & me croyez toujours, &c.

A Londres, le 20. Iuin 1689.

Le 15. de ce mois, les Peres de la Doctrine Chrestienne, assemblez de toutes les Provinces dans leur Maison de S. Charles de cette Ville, éleurent pour leur Superieur General le Pere Milhet, Docteur en Theologie, Exprovincial de la Province de Guienne. Les Leçons publiques de Philosophie & de Theologie qu'il a faites durant vingt ans à Toulouse, & les divers Ou-

vrages qu'il a donnez au Public, ont rendu ſon nom aſſez connu. Il eſt l'Auteur de cette Philoſophie ſi ſouvent imprimée, qui a pour titre, *Summa Philoſophiæ Angelicæ*. Nous avons encore de luy depuis deux ans un autre Ouvrage qui fait l'admiration des Sçavans, intitulé, *Notitia Scripturæ Sacræ*, & l'on eſpere qu'il donnera bien-toſt au Public une Theologie de ſa façon, qui ne peut eſtre qu'un Ouvrage achevé.

La beauté eſt un grand

charme pour inſpirer de l'amour, mais elle ne ſuffit pas pour toucher un cœur bien fait. Elle a beſoin d'eſtre ſoûtenuë de la douceur de l'eſprit, & de l'agrément de la complaiſance; quand cela manque, il y a de la fierté ou de la beſtiſe, & rien n'eſt plus dégouſtant que l'une ou l'autre de ces qualitez. C'eſt ce qu'on a veu depuis peu de temps dans une jeune Perſonne qui ſe ſeroit épargné de grands chagrins, ſi elle avoit eu autant de ſoin de ſe rendre aimable, qu'il

ſembloit que la nature en euſt pris de luy accorder ſes plus riches dons. Elle avoit tout le brillant qu'on peut ſouhaiter dans un beau viſage. Ses yeux eſtoient vifs, ſa bouche petite, & tous ſes traits aſſez reguliers, mais ces avantages luy avoient donné un orgueil inſupportable, & elle y avoit eſté entretenuë par une Mere, qui n'ayant point de naiſſance, avoit eſté élevée par le mariage à une grande fortune. C'eſtoit une Femme imperieuſe & altiere, qui avoit ceſſé de ſe connoiſtre

dans ce changement. Rien n'eſt plus commun que ce caractere. La proſperité ne manque jamais d'aveugler les gens de peu. Ils s'attachent ſeulement à regarder ce qu'ils ſont ſans voir ce qu'ils ont eſté, & il ne faut point attendre d'eux de regles dans leur conduite, puis qu'il n'y a rien de reglé dans leur eſprit. Cette Mere avoit des adorations pour ſa Fille qui ne ſe peuvent comprendre. Elle la croyoit parfaite, parce qu'elle remarquoit qu'elle l'avoit parfaitement copiée

dans

dans ſes airs impertinens, & le merite extraordinaire qu'elle luy trouvoit, luy devoit répondre des plus illuſtres conqueſtes. Sur ce fondement, il n'y avoit point de party, quelque avantageux qu'il fuſt, où elle ne puſt pretendre, & les aſſurances que ſon miroir luy donnoit de ſa beauté, ſe joignant à la ſotte vanité que luy permettoit ſa Mere, il ne faut point s'étonner ſi la teſte luy tourna, & ſi un excés de preſomption luy fit regarder les premiers hommages qu'on

luy rendit, comme des choses qui luy estant deuës, ne meritoient point de reconnoissance. Elle avoit une Cadette qui n'en recevoit que des mépris, parce que bien loin de la vouloir imiter dans ses manieres, elle se mocquoit de son ridicule entestement à se croire sans defauts, & luy reprochoit ses airs de hauteur, qui ne pouvoient estre propres qu'à rebuter ceux qu'elle pensoit ébloüir. Comme la Mere n'avoit jamais eu des yeux que pour l'Aainée, qu'elle s'estoit attachée à former selon son

goust, heureusement pour cette Cadette elle l'avoit negligée, & l'abandonnant à elle-mesme, elle l'avoit laissé profiter d'un beau naturel, qui luy avoit fait éviter avec grand soin tout ce qui luy paroissoit condamnable dans sa Sœur. Elle avoit deux ans moins qu'elle, & quoy que jolie & fort aimable, elle luy cedoit sur l'éclat de la beauté; mais si ses traits estoient moins piquans, ce desavantage estoit reparé par toute la droiture d'ame & de raison qu'on peut souhaiter dans

une jeune perſonne. Elle eſtoit civile, d'une humeur douce & toujours égale, prévenante quand la bien-ſéance le permettoit, & rien ne luy faiſoit un plus grand plaiſir que de ſçavoir qu'on fuſt content d'elle. L'une & l'autre eſtant d'un âge à meriter qu'on leur fiſt la cour, elles s'attirerent force Soupirans. Les premiers vœux alloient à l'Ainée, qui les recevant d'un air de dédain & du haut de ſon merite, croyoit faire grace de ſouffrir qu'on luy applaudiſt ſur ſes belles qua-

litez. La Cadette avoit une conduite opposée. Elle répondoit obligeamment aux honnestetez qu'on luy faisoit, & ne disant rien qu'avec esprit, elle y mesloit tant de modestie, qu'elle gagnoit l'estime & le cœur de tout le monde. Ce fut pour sa Sœur un sujet de jalousie. Elle avoit peine à souffrir qu'on jettast les yeux sur elle, & traitoit de mauvais goust ceux qui luy disoient quelque chose de flateur. Quand ils luy parloient ensuite, elle avoit pour eux un certain soufrire

amer qui faisoit connoistre qu'elle les croyoit indignes de luy offrir leur hommage, aprés l'avoir prophané par des douceurs adressées à sa Cadette. Le dépit qu'elle en avoit la faisoit agir plus fierement, & ce procedé bizarre en obligeoit toujours quelques-uns à deserter. Si quelquefois le discours tomboit sur cette desertion, elle feignoit de ne s'en pas mettre en peine, & croyoit s'estre vangée de ceux qui l'abandonnoient, quand elle avoit dit qu'elle ne perdoit jamais que

ce qui ne valoit pas qu'on prist aucun soin de le garder. Cependant comme personne ne luy en contoit qui ne fist paroistre en mesme temps quelque estime pour sa Sœur, elle prit pour elle une aversion inconcevable. Sa Mere entra dans ses sentimens, & cette pauvre Cadette devinant sans peine ce qui la faisoit haïr, se retiroit de temps en temps dans sa chambre pour leur laisser le champ libre, ou bien elle alloit chez une Dame voisine, qui sçachant ce qu'elle souffroit de

cette haine, tâchoit de l'en consoler par les tendres marques d'une amitié veritable. Sa Sœur qui aimoit à regner seule, voyoit avec joye qu'elle allast chez cette Dame, & sa Mere ravie de luy plaire en toutes choses, ne manquoit pas à l'y envoyer souvent. Dans ce temps-là un jeune Marquis assez bien fait se laissa toucher de la beauté de l'Ainée. Il donnoit dans les grands airs; & se faisoit distinguer par son équipage & par son train. Son caractere ayant du rapport avec le sien,

elle eut pour luy des égards particuliers, & se contraignit à s'humaniser d'abord, pour ne l'effaroucher pas ; mais lors qu'aprés deux mois d'assiduitez, elle s'apperceut qu'il estoit pris, & qu'il auroit peine à se dégager, elle rentra dans son naturel, & il n'y eut point de bizarres traitemens qu'elle n'employast selon son caprice. Ils se broüilloient quelquefois, mais si le chagrin l'emportoit à quelques plaintes, elle sçavoit si bien le reduire, qu'il redevenoit plus soumis qu'auparavant.

Il ne laiſſoit pas de faire toujours connoiſtre que ſes hauteurs ne pouvoient l'accommoder, & quand il trouvoit l'occaſion d'entretenir la Cadette, il ne pouvoit luy donner aſſez de loüanges ſur ſes manieres honneſtes & douces qu'il ſouhaitoit à ſa Sœur, & ſans leſquelles il eſtoit perſuadé qu'elle ne pourroit le rendre heureux. Cette ouverture de cœur qu'il eut avec elle, le conduiſit inſenſiblement à luy faire entendre que ſi elle ſe ſentoit diſpoſée à l'écouter, il n'auroit aucune peine à

la préferer à ſon Ainée. Elle rejetta cette propoſition comme luy eſtant injurieuſe, par la trahiſon qu'elle ſeroit obligée de faire, & prenant les intereſts de ſa Sœur, aprés luy avoir exageré les avantages qu'elle avoit ſur elle du coſté de la beauté, elle adoucit tous les defauts dont il ſe plaignoit, l'aſſeurant qu'elle ne ſeroit pas plûtoſt mariée, que n'ayant plus que ſon ſeul devoir en veuë, elle ne chercheroit qu'à luy plaire, & le croiroit ſur tout ce que ſa tendreſſe l'engageroit à luy con-

feiller. Un procedé si plein de sagesse charma le Marquis. Ce soin d'excuser sa Sœur le convainquit encore mieux de la beauté de son ame, & il en fut si content, que sans luy faire une declaration plus forte, il la pria seulement de ne se pas opposer à l'esperance qu'il pourroit avoir, s'il venoit à bout de mettre les choses en un estat qui luy permist de répondre à son amour. La Belle le pria tout de nouveau de ne point songer à elle, & en luy marquant beaucoup de reconnoissance pour les sentimens qu'il luy

expliquoit, elle ajoûta qu'il ne les pouvoit garder qu'il n'en couraſt à l'un & à l'autre. Il ne voulut pas l'en croire, & les égards obligeans qu'il avoit pour elle, ayant commencé à choquer ſa Sœur, elle luy dit un jour aſſez aigrement, qu'il ſembloit que l'entretien du Marquis luy pluſt, mais qu'elle ne la croyoit pas pourtant aſſez ſotte pour oſer s'imaginer qu'on puſt la trouver aimable où elle ſeroit. Sa réponſe à cette inſulte fut qu'elle ſçavoit ſe rendre juſtice,

& qu'estant fort incapable de s'infatuer d'élevation ny de grandeur, s'il luy arrivoit jamais quelque fortune, elle luy viendroit sans qu'elle eust pris soin de la mandier. Ses reserves à ne luy donner nul sujet de plainte, ne guerirent point son inquietude. Il est vray que le Marquis contribua à l'entretenir. Il ne voyoit jamais sa Cadette qu'il ne luy dist des choses flateuses, & en luy parlant il avoit des yeux si vifs, que l'amour y estoit peint. La Mere & la Fille luy en firent des repro-

ches, & il s'en justifia en leur disant qu'il croyoit leur faire plaisir à l'une & à l'autre, lors qu'il marquoit de l'estime pour une personne qui les touchoit de si prés. On le dispensoit d'en marquer tant; mais quoy qu'il tâchast de se contraindre, il luy échapoit toujours quelque chose qui découvroit ce qu'il prétendoit cacher. L'Ainée en prit d'autant plus d'alarmes, que malgré ses complaisances plus fortes qu'à l'ordinaire, elle reconnut que le Marquis n'avoit plus pour elle une ardeur

ſi empreſſée. Ce fut alors que la Mere qui ſentoit fort vivement tout ce qui bleſſoit la vanité de ſa Fille, mit tout en uſage pour luy épargner l'affront qu'elle apprehendoit. Elle fit à ſa Cadette de rigoureuſes défenſes d'avoir aucun entretien avec le Marquis, & pour luy en oſter les moyens, ſi toſt qu'il entroit, elle avoit toujours quelque ordre à donner qui la faiſoit diſparoiſtre. S'il luy arrivoit d'en écouter quelques douceurs en paſſant, c'eſtoit une gronderie qui alloit juſqu'à

l'excés. On l'accusoit de tous les defauts qui peuvent rendre une Fille méprisable, & non seulement elle avoit tort de pretendre qu'un homme d'esprit & de qualité pust jamais auoir pour elle aucun favorable sentiment, mais elle ne devoit pas mesme se flater de pouvoir faire la moindre conqueste. Aprés que cette aimable personne eut écouté plusieurs fois toutes ces choses sans répondre une parole, indignée enfin de l'injustice qui luy estoit faite, elle ne put

s'empêcher de dire que si on vouloit luy laisser la liberté de recevoir les vœux du Marquis, elle se tenoit fort seure qu'il feroit son bonheur de l'épouser, & que son Aînée, toute parfaite qu'on la vouloit croire, pourroit avoir de la peine à l'obliger de conclure. La prediction redoubla la haine qu'on avoit pour elle. Sa Sœur feignit de n'en point faire d'estat, & ne laissa pas d'en profiter autant qu'elle put. Elle tâcha de s'accommoder au goust du Marquis, en diminuant sa fierté accoû-

tumée. Ce changement luy eust donné de la joye, s'il fust arrivé d'abord ; mais il remarqua qu'on éloignoit la Cadette, & il souffroit de ne la point voir. C'estoit inutilement, puis qu'elle avoit engagé son cœur. Un Gentilhomme d'un tres-grand merite, Amy de la Dame chez qui sa Mere l'envoyoit souvent, avoit pris plaisir à l'entretenir, & à force de l'examiner sur ses sentimens, il avoit esté charmé de la moderation avec laquelle il l'entendoit s'expliquer quand on

luy parloit des injuſtices qui luy eſtoient faites. Cette ſageſſe & l'égalité de ſon humeur luy avoient fait prendre beaucoup d'eſtime pour elle, & cette eſtime l'avoit conduit à l'amour. Il s'en eſtoit expliqué, & la jeune Demoiſelle n'avoit pû ſe garantir d'y eſtre ſenſible. La Dame qui ſe faiſoit un fort grand plaiſir de contribuer à ſa fortune, avoit reçû leur ſecret, & il s'agiſſoit de les favoriſer dans le ſuccés de leur paſſion. La choſe eſtoit aſſez difficile. Il

falloit tromper la Mere & la Sœur de cette aimable perſonne, qui la haiſſoient aſſez pour renverſer tout ce qu'elles auroient creu qui euſt deu luy eſtre avantageux. Ils raiſonnerent longtemps, & aprés divers moyens propoſez, on prit des meſures pour le perſonnage que chacun devoit joüer. Le Gentilhomme eſtoit de ces gens dont l'air uny a toûjours dépleu aux fieres & aux coquettes. Quoy qu'il fuſt fort riche, & peu attaché au bien, il ne s'eſtoit jamais diſtingué

ny par les habits, ny par l'équipage. Son plaisir sensible estoit celuy de donner, & s'il retranchoit les folles dépences, c'estoit seulement parce qu'il n'y avoit aucun goust. Il estoit d'une Province éloignée, & d'une Noblesse des plus anciennes, mais comme c'estoit un avantage qu'il devoit à ses Ancestres, il n'en tiroit point de vanité, & se piquoit seulement d'avoir l'esprit droit & l'ame belle. Comme il estoit propre à prendre tous les caracteres qu'il vouloit, il fut arresté

que lors que la Mere & la Sœur de sa Maistresse viendroient chez la Dame, on l'en feroit avertir, & qu'il agiroit selon ce qui avoit esté concerté entr'eux. Il s'en acquita admirablement en se montrant charmé de l'Aînée, & luy demandant la permission de la voir chez elle. Cet empressement pouvant estre pris pour un commencement de conqueste, elle en sentit sa gloire flatée, & consentit à le recevoir. Il luy rendit visite dés le lendemain, & il continua de le faire quelque temps

avec aſſez d'aſſiduité. Il regardoit fort peu la Cadette, & bien ſouvent elle ne ſe montroit pas. Cela ſe faiſoit exprés pour mieux cacher le deſſein qu'on avoit formé pour elle. Les tranſports d'amour qu'il affecta de faire paroiſtre à cette Sœur d'une maniere aſſez dégoûtante, furent regardez comme les égaremens d'un Provincial qui ne ſçavoit pas le monde. Elle luy trouva l'air bas, & le peu de diſcernement qu'il feignit d'avoir ſur bien des choſes, luy donna pour luy les ſenti-

mens

mens qu'il avoit envie de luy inſpirer. Elle en parloit devant ſa Cadette avec un mépris extraordinaire, & cela fit dire un jour à la Mere qu'il falloit le marier avec elle, & que l'aſſortiment ſeroit admirable. La Cadette répondit d'un ton dédaigneux & reſolu, que ce qui n'eſtoit point bon pour ſa Sœur, n'étoit pas meilleur pour elle, & qu'il ſuffiſoit que l'on euſt mis ſi bon ordre à empêcher qu'elle ne ſe fiſt aimer du Marquis. Vous jugez bien que cette réponſe fut traitée

d'impertinente, & que l'on n'oublia rien de ce qui pouvoit luy faire ſentir que ce n'eſtoit point à elle à eſperer aucune fortune. Les choſes eſtant en cet eſtat, la Dame voiſine vint joüer ſon rôle. Elle prit la Mere en particulier, pour luy declarer que le Gentilhomme eſtant devenu éperdûment amoureux de ſon Aînée, l'avoit priée de luy venir propoſer un mariage. La Mere ne voulut rien écouter de plus. Elle luy dit auſſi toſt qu'eſtant perſuadée de ſon amitié, elle jugeoit

bien qu'elle ne s'eſtoit chargée de la propoſition qu'afin de ſe garantir des importunitez du Gentilhomme, & qu'elle la croyoit trop dans ſes intereſts pour luy vouloir conſeiller de donner à un homme tel que luy une Fille auſſi aimable & auſſi parfaite que la ſienne. Elle la pria pourtant de luy accorder juſqu'au lendemain pour la réponſe qu'il luy falloit faire. La raiſon de ce delay vint de la penſée qu'elle eut de le marier avec ſa Cadette. Deux choſes la portoient à le ſou-

haiter ; l'une, que la haiſſant, & croyant le Gentilhomme un party fort peu conſiderable, elle eſtoit bien-aiſe de luy donner le chagin de ſe voir dans un eſtat tres-éloigné de celuy où elle eſperoit mettre ſa Sœur, & l'autre, que l'oſtant entierement au Marquis qu'elle ſoupçonnoit en eſtre amoureux, il devoit plus aiſément venir au point où cette Sœur vouloit l'amener. Elle en confera avec ſon Aînée, qui ne manqua point de donner avidement dans ce deſſein. Tout y flatant ſes de-

ſirs, il ne fut plus queſtion que d'en haſter le ſuccés. La Mere pria la Dame de bien faire entendre au Gentilhomme qu'on eſtoit au deſeſpoir de ne pouvoir contenter ſa paſſion, que l'engagement que l'on avoit avec le Marquis en eſtoit la ſeule cauſe, & que pour luy témoigner combien on faiſoit d'eſtat de ſon Alliance, on eſtoit preſt de luy donner la Cadette. La Dame feignit de craindre de ne pouvoir reuſſir à le faire conſentir à ce changement, quoy qu'elle promiſt de s'y

employer de tout ſon pouvoir, & demanda cependant ſi on vouloit faire quelque information de ſon bien, ajoûtant qu'elle luy connoiſſoit une Terre où il pourroit vivre doucement dans la Province. La Mere qui ſe laiſſoit conduire à ſa paſſion, luy répondit naturellement qu'elle fiſt le mariage, & que pourvû qu'il la défiſt de ſa Fille, il auroit aſſez de bien. Il eſt aiſé de s'imaginer le tour que la choſe prit. On fit des façons ; le Gentilhomme eut beaucoup de peine à renoncer à l'Aînée, &

enfin par l'attachement qu'il avoit pour la Famille, il se resolut à faire ce qu'on vouloit. La Comedie fut joüée entiere cõme on l'avoit projetté, mais il n'y eut point de meilleure Scene que celle de la Cadette. Elle fit voir un chagrin inconcevable, qui sembloit estre le triomphe de sa Sœur, & en feignant de resister à sa Mere qui luy commandoit d'autorité absoluë d'épouser le Gentilhomme, ou d'entrer dans un Convent, elle eut l'artifice d'aller jusqu'aux larmes. Elle

demandoit qu'on laissast le Marquis libre, & promettoit qu'aprés qu'il auroit épousé sa Sœur, si elle pouvoit l'y engager, elle épouseroit le Gentilhomme. C'estoit assez dire pour faire réiterer le commandement avec les plus terribles menaces. Sa présomption, qui blessoit sa Sœur jusques au vif, estoit un crime qui ne pouvoit estre pardonné, Pendant que la Mere entroit en fureur contre elle, la Dame estoit du même party. Elle luy representoit que jamais on n'avoit

vû de Filles bien nées desobeir à leurs Meres ; qu'elles connoissoient bien mieux qu'elles-mesmes ce qui leur estoit avantageux ; qu'aprés tout elle n'avoit que le Convent à choisir, & qu'on y souffroit toute la vie quand on n'avoit pas de vocation. La necessité du choix parut faire effet, & aprés une résistance de trois jours, qui fit encore plus souhaiter la chose, elle dit enfin comme par une maniere de desespoir, qu'on la sacrifiast puis qu'on le vouloit, & qu'elle signe-

roit tout. On ne perdit point de temps, on fit un Contrat, & comme on ne vouloit pas que le Marquis ſceuſt le mariage, on reſolut de le faire chez la Dame, dans une maiſon qu'elle avoit à quatre lieuës de Paris. On s'y rendit ſous pretexte d'aller prendre l'air pendant quelques jours, & tout fut conduit avec une adreſſe ſurprenante. La Cadette faiſoit toujours voir le plus noir chagrin, & témoignoit ſe contraindre pour le déguiſer quand le Gentilhomme approchoit d'elle.

C'eſtoit une leçon qu'on luy avoit donnée à l'envy, par la crainte où l'on étoit que ſa méchante humeur ne le dégoûtaſt. Le mariage ſe fit, & alors la Mariée declara que puis que c'eſtoit une affaire faite, elle alloit tâcher de ſe rendre heureuſe. On retourna à Paris, & le Marquis fut fort étonné lors qu'on luy apprit ce que l'on venoit de faire. Il reprocha avec quelque émotion à ſa pretenduë Maiſtreſſe, le ſecret qu'on avoit voulu garder pour luy, & de ſon coſté elle s'échapa

à le railler froidement ſur l'intereſt qu'il ſembloit y prendre. Cela mit entre eux de la broüillerie, & par les manieres du Marquis, elle eut ſujet d'en apprehender les ſuites; mais ce ne fut pas ſon plus grand chagrin. Le Gentilhomme, qui eſtoit encore de meilleure Maiſon que le Marquis, & qui avoit trente mille livres de rente, voulant obliger ſa Femme, & la vanger des mépris que l'on avoit eus pour elle, commença à faire une dépenſe proportionnée à ce qu'il eſtoit. Voilà tout d'un

coup une fort belle maiſon richement meublée, un Carroſſe magnifique, un train admirable, & tout le reſte de la meſme force. La Mere luy demanda ce que cela vouloit dire. Il répondit qu'ayant de quoy ſoutenir ce qu'il faiſoit, & eſtant d'une naiſſance qui luy pouvoit tout permettre, il ne croyoit pas qu'on deuſt trouver rien à y condamner; qu'il n'avoit point voulu employer ces avantages pour ébloüir ſon Aînée, afin de ne devoir qu'à luy-meſme, ce qu'il luy auroit

esté honteux de n'obtenir que par la veuë de son bien, & qu'il estoit bon que tout eust tourné de la maniere que les choses s'estoient faites, pour la satisfaction des uns & des autres. Cette déclaration fut un coup mortel pour la Mere & pour la Fille. La Mere en parut inconsolable, & la Fille s'imaginant qu'il n'avoit tenu qu'à elle de se voir en la place de sa Sœur, entra dans un desespoir qu'on ne sçauroit exprimer. Le Marquis qu'elle commença à regarder comme la cause de tout son malheur,

en essuya de nouveaux caprices. Cela acheva de les mettre mal ensemble, & ses chagrins la laisserent si peu en estat de chercher à l'adoucir, qu'enfin rebuté de son humeur trop imperieuse, il rompit entierement. Sa perte luy eust esté plus sensible si elle n'eust pas esté occupée de reflexions qui furent pour elle un cruel supplice. L'extrême tẽdresse que marquoit sa Sœur pour son Mary, luy parut trop naturelle pour luy laisser croire qu'elle eust eu jamais de la repugnance à l'épouser.

Le grand bien du Gentilhomme caché avec ſoin auſſibien que ſa naiſſance, l'affectation de faire paroiſtre beaucoup moins d'eſprit qu'il n'en avoit, ſa prompte condeſcendance à tourner ſon cœur du côté de ſa Cadette, tout luy fit penſer qu'elle avoit eſté leur dupe, & l'ennuy qu'elle en ſentit fut ſi violent, que ne pouvant ſoûtenir la veuë de l'eſtat heureux où ſe trouvoit cette Sœur, elle alla de rage s'enfermer dans un Convent. Elle n'a voulu y recevoir aucune viſite depuis qu'elle y

eſt entrée. Sa Mere ſeule a pouvoir de luy parler, & on eſt en peine du party qu'elle prendra, ſoit pour la Religion, ſoit pour revenir au monde.

Je viens au triſte article qui eſt répandu dans toutes mes Lettres, & je le commence par une mort dont je devrois vous avoir entretenuë dés le mois paſſé. C'eſt celle de Mr Rainſſant, fameux Medecin de l'Univerſité de Reims, Antiquaire, & Garde du Cabinet des Medailles de Sa Majeſté. Le 7. de Juin, il alla ſe

promener ſur le midy dans le parc de Verſailles, du coſté du lac des Suiſſes, & il s'y trouva tellement preſſé d'une vapeur apoplectique, que voulant puiſer de l'eau de ce lac aſſez profond, dans une taſſe d'argent faite en forme de gondole, pour s'en jetter ſur le viſage, & pour diſſoudre quelque grain de Theriaque qu'il avoit accouſtumé de porter ſur ſoy afin de ſe fortifier le cœur, la teſte étonnée & étourdie de la vapeur emporta le reſte du corps en ſorte qu'il ſe noya ma.heu-

reusement. L'ouverture de son corps, faite par Mr Dionis, premier Chirurgien de Madame la Dauphine, preuve évidemment que c'estoit une vapeur apoplectique, & non pas un mal caduc ; comme l'a dit la Gazette de Hollande, puis qu'on y a trouvé, suivant son rapport, la quantité d'un plein verre de sang entre le crane & la substance du cerveau, que produit ordinairement l'Apoplexie de sang. On a aussi trouvé dans l'eau auprés de son corps la tasse qu'il avoit prise pour

puiser de l'eau. Cette mort funeste l'a fait regretter du Roy, & des personnes les plus qualifiées de la Cour, ainsi que des curieux des belles Lettres, dont il estoit fort aimé. L'estime qu'on avoit pour luy estoit generale.

Messire Pierre de Maridat, Seigneur de Servieres. Il estoit Conseiller au Grand Conseil, où il avoit esté receu le 3. May 1640. & il est mort Sous-Doyen de cette Compagnie. Sa grande intelligence en la Jurisprudence, en l'Histoire & aux belles Sciences, jointe

à ſon exacte probité, luy avoit acquis une eſtime univerſelle. Maridat porte *d'azur à la Croix d'argent.*

Meſſire Pierre Martineau. Il avoit eſté receu Conſeiller au Parlement de Paris le 31. Janvier 1642. Il eſtoit de la Grand' Chambre, & Doyen des Requeſtes du Palais. Martineau porte *d'azur au demy-vol d'argent, au chef d'or, chargé d'un Croiſſant, & de deux Etoiles de ſable.*

Mr Borelly, Docteur en Medecine. Il eſtoit de l'Academie Royale des Sciences. Il

me ſeroit inutile de vous rien dire de plus, puis que l'honneur qu'il avoit d'eſtre de ce ſçavant & illuſtre Corps fait ſon éloge.

Le Pere Girou, Jeſuite. Il avoit nne érudition profonde, & a occupé long-temps avec beaucoup de ſuccés les meilleures Chaires de Paris.

Mr Liſot, premier Medecin de Monſieur. Il avoit ſuccedé dans cette Charge à feu Mr Sprit, & l'a remplie dignement pendant dix ou douze années, aprés avoir eſté durant pluſieurs autres Mede-

cin ordinaire du Roy. Monſieur vient de donner cette meſme Charge à Mr Pean du Chenay, premier Medecin de Madame de Guiſe. Son merite l'avoit tiré de la Province pour eſtre auprés de cette Princeſſe. Il eſt de la Ville du Mans, Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, & d'une Famille qui a donné de Pere en Fils de tres-ſçavans Medecins dans la Province depuis plus de quatre cens ans. Comme il y en a pluſieurs qu'il eſt à Paris, il avoit eu l'honneur de voir Monſieur le Duc

de Chartres & Mademoiselle dans quelques maladies, & les marques de capacité qu'il a données pour les rétablir dans leur parfaite santé, ont porté Monsieur à le choisir pour son premier Medecin.

Je remets au mois prochain à vous parler de la mort de Madame la Princesse de Baden, n'ayant pas presentement assez de temps ny de place pour un article si long.

Je me suis trompé dans ma Lettre du mois passé, p. 24 lors qu'en vous parlant de la mort de Mr Baron, Conseiller en la

Quatriéme

Quatriéme des Enquestes, je vous ay dit que sa Veuve estoit Belle-sœur de Mr le Contrôleur General. Cela n'est pas vray. Elle est Sœur de Madame Guerin, dont la Fille a épousé Mr le Pelletier de Souzi, Intendant des Finances. Mr Baron n'ayant point laissé d'Enfans, a pour Heritiers du costé paternel, Mr de Pomereüil, Conseiller d'Estat ordinaire, son Cousin Germain, & du costé maternel, Mrs Baüyn, aussi ses Cousins Germains. Ils sont six Freres, sçavorir, Prospere Baüyn, Mai-

ſtre de la Chambre aux Deniers du Roy ; André Baüyn de Berſan, Seigneur de Zollais ; Paul Baüyn, Docteur de Sorbonne, Prieur de Tournac, & l'un des plus celebres Predicateurs de Paris ; Louïs Baüyn, Seigneur de Cormery ; Pierre Baüyn, Licentié en Theologie, & Prieur des Calmets, qui a eſté Deputé du Clergé, & Jean Baüyn, Chevalier de Malthe, & Capitaine aux Gardes. Cette Famille eſt une des plus anciennes de la Robe, & a donné divers Conſeillers au Parlemenr & à la Cour des

Aides de Paris. Prospere Baüyn, leur Bisayeul, Sous-Doyen du Parlement, fut un des Commissaires de Ravaillac avec Mr Courtin, comme l'Histoire de France le marque. Pierre Baüyn fut receu Conseiller au Parlement le 18. Aoust 1586. Jean Baüyn le 13. Decembre 1597. André Baüyn le 31 Janvier 1612. Ce dernier mourut en Septembre 1628. Ils portent *d'azur au Chevron d'or, accompagné de trois mains dextres d'argent, deux en chef & une en pointe.*

Je vous ay dit en parlant

de Catalogne au commencement de cette Lettre, que si j'apprenois encore quelque chose avant que de la finir, je vous en ferois part. Je vous tiens parole.

Le 19. Juin, Mr du Mesnil, Aide de Camp de Mr le Duc de Noailles, donna la chasse à un party de soixante Maistres, & en rapporta quelques dépoüilles. La rareté des fourages cõmençant à faire craindre qu'ils ne vinssent à manquer, & le temps de mettre les Troupes en quartier approchant, à cause des chaleurs

excessives qui commençoient à causer déja des maladies, ce qui oblige à prendre des quartiers d'Esté en ce Pays-là, Mr le Duc de Noailles décampa le 22. du Village de Sainte-Locaye, & vint à une lieuë de là au Village d'Alfar, situé sur une petite hauteur dans le milieu de la plaine. Ce Camp estoit si bien choisi qu'il estoit comme impossible de l'en déposter. Quand ce Duc y arriva, il resolut de ne s'y pas arrester, parce que la secheresse avoit fait tarir tous les ruisseaux

dont on ne trouva plus que le lit. M le Duc de Villa Hermosa, Viceroy de Catalogne, estoit alors dans son Camp de Gironne avec dix mille hommes de Troupes reglées, tant de celles qui luy estoient arrivées, que de toutes les Garnisons de la Province. Cette Armée estoit retranchée cõme si elle eust eu à faire à des Troupes dix fois plus nombreuses que celles dont elle estoit composée, & elle n'osa envoyer aucun Party en campagne, tant elle se trouvoit intimidée depuis la dé-

faite du Party qu'avoit battu Mr Berthelin. Si-tost que l'Armée du Roy fut décampée de Sainte-Locaye, deux Escadrons Espagnols vinrent au Village de ce nom, l'épée à la main, criant, *Où sont-ils?* Ils le traverserent, & loin d'avancer pour chercher les François, ils s'en retournerent comme s'ils avoient fait une belle action, mais en marquant cependant qu'ils n'estoient pas trop assurez. Le 24. au matin, Mr le Duc de Noailles partit du Camp d'Alfar, & vint au Village

de Cabane, à une lieuë de là. Il en partit le 28. & alla camper à la Jonquiere, d'où il arriva le 29. au Boulou, ſans que les Ennemis euſſent oſé attaquer ſon Arriere-garde, quoy qu'ils en fuſſent venus fort prés. Mr de Noailles eut avis à la Jonquiere, que ſix cent Miquelets avoient bloqué Saint Jean de Badeſſe, & qu'il y avoit neuf cens hommes en marche, & quatre cens chevaux pour les aller joindre. Il fit un détachement de ſeize cens hommes de pied, de trois cens cin-

quante Dragons, & de deux cens Chevaux, ſous le commandement de Mr de Rivarol. Les ordres de Mr de Noailles eſtoient qu'aprés qu'on auroit chaſſé les Ennemis, on fiſt ſauter les murailles. Le 2. de Juillet, ce Duc apprit que ces ordres avoient eſté heureuſement executez. Lors que Mr de Rivarol arriva devant la Place, elle eſtoit déja bloquée par douze cens Miquelets, ou Sommetins, & par quelques autres Troupes, & les Ennemis avoient coupé les eaux de la Ville. La bonne contenance & la fermeté de

celuy qui commandoit dans la Place, avoit esté cause qu'ils n'avoient pas avancé. Ils se dissiperent à l'arrivée de Mr de Rivarol, & se retirerent à Ripoul. Mr de Rivarol fit sauter plusieurs toises de murailles de S. Jean de Badesse, quelques tours, & toutes les défenses de la Ville ; il fit briser & mettre en pieces les portes qui estoient au nombre de six, & en fit élargir les ouvertures. Il trouva aussi le moyen de faire abatre les défenses des deux Eglises sans les endommager, & il retira

ſa garniſon ſans avoir perdu un ſeul homme. Cette diligence eſtoit neceſſaire, parce que les Ennemis avoient preparé toutes les choſes dont on a beſoin pour former un ſiege. Le 5. de ce mois, deux mille hommes des Ennemis ou environ, parurent auprés de Campredon. La Cavalerie qui eſtoit dans le valon ſe retira, aprés avoir envoyé quelques volées de canon, que Mr Piroux, Gouverneur de la Place, fit tirer ſur eux, & dont il y eut un Officier, & quelques cavaliers tuez. La Cava-

lerie qui estoit sur les hauteurs voisines, fit un grand feu, depuis sept heures du matin, & particulierement sur deux cens hommes de la garnison qui estoient allez aux fascines, & qui rentrerent à la veuë des Ennemis qui n'oserent les attaquer, à cause du grand feu de la Place. Les Ennemis se retirerent à S. Paul, & le lendemain à Aulat. Ils ont laissé huit Compagnies de Miquelets aux environs de Campredon. On croit que c'est pour attirer nos Troupes de ce costé-là, &

eſſayer cependant d'entrer dans le Rouſſillon. Quelque beſoin qu'elles ayent de quartiers de rafraîchiſſement, Mr de Noailles veut voir, avant que de leur en donner, quel party prendront les Ennemis. Il eſt campé à portée de tous les paſſages, & ne ſçauroit eſtre attaqué dans ſon camp, qu'il a ſceu choiſir à ſon avantage.

On apprend tous les jours de nouvelles particularitez de l'action de Mr Berthelin-Monbrun, dont je vous parlay le mois paſſé, & qui ren-

dent cette action plus éclatante. Les Ennemis avoient plus de cinq cens chevaux, & ils eurent plus de soixante hommes tuez sans un fort grand nombre de blessez. Dom Pedro Sanches, Capitaine de reputation parmy eux, & qui estoit leur mot de raliement, & quelques Officiers de qualité y ont esté tuez, outre ceux que je vous ay déja marquez; & un Fils naturel du Duc d'Albe y a receu deux grandes blessures dans l'estomach.

Le Lait estoit le vray mot de l'Enigme du dernier mois, & il a esté trouvé par Mrs Hebert, Tresorier de France à Soissons : Petit Receveur des Aides à Dreux : Ronperche de la rue Villedo : Berton de la rue Saint Lazare: Buquet de la rue des Prouvaires : P. le Texier de Monfort : Danis : Diereville : D. Arthur le jeune, Fils du Chevalier de mesme nom de la rue Monconseil : Esmerard le Fils, d'Aix en Provence : M. Marial du Marais : de la Bigaudiere : le Chevalier de Serrey

& ſa bonne Amie du coin de la rue des Marmouſets; de Vaudevire, Prieur de Saint-Lo : J'ay bien deviné, de la rue S. Denis : le Loup & ſa couroucée Moutonne ; l'Abbé Sadot, & les deux Angloiſes politiques : le Miroir de Careſme de la rue Paſſedroit : l'Amant paſſionné de la cinquiéme maiſon du Soleil ; le Berger du Pont aux Biches : Meſdemoiſelles Blin & ſa Compagne M. M : Baudot rue Grenier Saint Lazare : Florimonde & Conſtance d'Argenteüil : de Belleraye

de la rue Traverſine : la plus grande Dame de la rue aux Féves : la Veuve ſans pareille de la rue de Tournon : la plus aimable Brune du Perche Goüet : la Nimphe des Mignieres : l'Aimable Jardiniere : la trop cruelle & trop aimée Mariane de la rue Baubourg ; La Tante & le Neveu du Mont S. Michel, le beau Conſeiller de l'Iſle, & M. Hongnant.

L'Enigme nouvelle que je vous envoye pourra exercer les Devineurs de voſtre Province.

ENIGME

ON vient de toutes parts pour voir ce que je porte,
Souvent mal à propos on me frappe, & bien fort;
Je produisois du fruit avant que d'estre morte,
J'en produis quelquefois encore aprés ma mort.

Quiconque jeune ou vieux, se presente à ma porte,
Doit à m'escalader se resoudre d'abord.
On tremble entrant chez moy, mais avant qu'on en sorte?
Pour suer goutte à goutte, on fait assez d'effort.

S

J'ay passé dans un Bois la pluspart
de ma vie,
Le grand monde aujourd'huy fait
toute mon envie,
C'est de là que dépend ma réputa-
tion.

Z

J'ay soin de me parer lors que
j'attens visite,
J'aime bien Compagnie, on le sçait,
je l'invite,
Et je hais cependant la Conversation.

Je vous envoye un second Air nouveau, qui est d'un de nos plus sçavans Maistres. Il donne avis d'une repetition de ces mots, *Taisez-vous*, dans le premier Vers des pa-

roles notées. Comme il ſemble qu'elle en embaraſſe la meſure, on pourra la ſupprimer ſi on le veut, & ſuivre le chant de meſme qu'il eſt marqué à la fin de l'Air.

AIR NOUVEAU.

Taiſez vous, Roſſignols, vous redoublez ma flame,
Ne vous efforcez plus d'adoucir ma langueur;
Envain pour ſoulager le trouble de mon cœur
Vos concerts les plus doux veulent toucher mon ame.
Eh, que pourroit ſur moy la douceur de vos chants?

Taisez vous Rossignols taisez vous vo redoublez ma flamme nvous efforcez plus dadoucir

ma langueur En vain pour soulager le trouble de mon coeur vos accents les plus doux veulent tou-

cher mon ame Taisez me Eh que pourroit sur moy la douceur dvos chants Ie veux resuer i-

dans vn pro-fond si-len-ce Taisez vous ro si gnols faictes vous ro-len-ce vous ne scau

calmer les maux les maux que je ressens vo ne scauriez calmer les maux que je ressens

Taisez vous Rosignols

Je veux resver icy dans un profond silence,
Taisez-vous, Rossignols, faites-vous violence.
Vous ne sçauriez calmer les maux que je ressens.

Mrs les Prevost & Echevins de la Ville de Paris ayant une Statuë du Roy seulement en Marbre, dans le fond de la Cour de l'Hostel où ils ont accoûtumé de tenir leurs Assemblées, ont cru qu'une de bronze seroit plus durable, & moins sujette aux injures du temps, l'une pouvant se casser, & l'autre demeurant

toujours dans ſon entier. C'eſt ce qui les a engagez à faire la dépenſe de cette Statuë, & des Bas-reliefs qui l'accompagnent, & ils l'ont entrepriſe avec plaiſir, quoy que la Ville en ait fait de grandes depuis longtemps pour ſon embelliſſement, & pour l'élargiſſement de ſes ruës ; mais le meſme zele qui luy a fait faire volontairement depuis peu un preſent conſiderable à Sa Majeſté, à cauſe de la guerre que les envieux de ſa gloire l'obligent à ſoûtenir contre tous les Princes de

l'Europe, n'a pû luy permettre de differer plus longtemps à luy élever ce monument public de son inviolable fidelité, & de l'admiration qu'elle a pour toutes les merveilles de son regne. Le Jeudy 14. de ce mois, fut le jour que l'on choisit pour la ceremonie de découvrir la Statuë. Elle avoit esté placée au milieu de la face interieure du Portique de la court de l'Hostel de Ville, que l'on voit d'abord en entrant dans cette court. Cet endroit estoit revestu de colonnes de marbre avec leurs

bases & leurs chapiteaux de bronze doré. La corniche de marbre blanc qui estoit portée par ces colonnes, avoit la Devise du Roy, ses Chiffres, & d'autres ornemens de Palmes & de Lauriers, aussi de Bronze doré. La Statuë qui est tres-belle, & l'Ouvrage de Mr Coysevox, fameux Sculpteur, represente ce Monarque en Triomphateur à la Romaine, appuyé d'une main sur un faisceau d'armes qui s'éleve du milieu d'un trophée, & paroissant donner des ordres de l'autre.

Elle

Elle eſt poſée ſur un Piedeſtal de marbre blanc, remply de quatre Bas-reliefs de bronze en ſes quatre faces. On voit dans le premier ce que fit le Roy en 1662. pour ſoulager le Peuple pendant la diſette. La Pieté Royale y diſtribuë du bled & d'autres alimens à divers Pauvres preſſez de la faim. Dans le ſecond la Religion foudroye l'Hereſie. Deux Inſcriptions, l'une Latine & l'autre Françoiſe, rempliſſent les deux autres Bas-reliefs. Je ne mets icy que la Françoiſe,

parce que la Latine eſt toute ſemblable.

A LA GLOIRE
DE
LOUIS LE GRAND.

Toûjours Vainqueur, toûjours Pacifique, Protecteur de l'Egliſe & des Rois, les Prevoſt des Marchands & Echevins ont élevé ce Monument éternel de leur fidelité, de leur reſpect, de leur zele & de leur reconnoiſſance, l'an de Grace M. DC. LXXXIX.

Outre ces Inſcriptions qui ſont expoſées aux yeux de

tout le monde, il y en a deux autres gravées ſur des lames de cuivre avec des Medailles. On les a miſes ſous le Piedeſtal de la Statuë, comme on fait qnand on poſe les premieres pierres des Edifices publics. Ces Inſcriptions qui ſont purement hiſtoriques, contiennent la meſme choſe en Latin & en François. Ainſi je ne rapporte que la Françoiſe, dont voicy les termes.

La Ville de Paris a fait dreſſer ce Monument éternel de ſon reſpect, de ſa fidelité & de ſa reconnoiſſance dans cet Hoſtel

public de ses Assemblées, pour conserver la memoire de l'honneur que luy fit LOUIS LE GRAND, le 30. de Janvier de l'année 1687. y disnant avec toute la Maison Royale, servy par les Prevost des Marchands, Echevins, Conseillers, & Quarteniers, aprés avoir rendu à Dieu dans l'Eglise Metropolitaine de Nostre-Dame, de solemnelles actions de graces pour le recouvrement de sa santé, que tous nos Citoyens avoient demandé au Ciel par de tres-instantes prieres.

Comme il estoit question d'une Feste pour le jour que la Statuë devoit estre décou-

couverte, Mrs de Ville sçachant que le Pere Menestrier, Jesuite, a une parfaite connoissance des choses de cette nature, le prierent d'ordonner de tout ce qui pouvoit la rendre pompeuse. Ainsi il fit dresser devant l'Hostel de Ville un Temple octogone à quatre faces, & quatre retours, pour representer le Temple de l'Honneur.

Les quatre grandes Faces de ce Temple, ornées de Camayeux entre les Colonnes, & de Bas-reliefs avec des Inscriptions, exposoient

aux yeux des Spectateurs, ce qu'a fait le Roy pour la Religion, pour l'Estat, pour sa dignité Royale, & en faveur de la Ville de Paris. On avoit placé sur les quatre retours les Figures de la Pieté, de la Fidelité, de la Reconnoissance & du Respect, avec des Bas-reliefs, des Devises & des Inscriptions qui faisoient connoistre ce qu'ont fait les Magistrats pour marquer les sentimens respectueux de leur zele pour la gloire de Sa Majesté. Ce Temple de soixante & douze pieds de hauteur sur

trente-ſix de largeur, eſtoit d'un Ordre Compoſite, & les ſeize Colonnes qui portoient tout l'entablement de la corniche & le corps Attique, eſtoient feintes d'un marbre meſlé de quatre couleurs. Des Palmes & des Lauriers, naiſſant d'une touffe de feuilles d'Acanthe & de Glayeuls, ou fleurs de Lys, ſur leſquels un Coq étendoit ſes aîles, compoſoient les Chapiteaux qu'on avoit faits de bronze doré. La face du Temple tournée du coſté du Soleil-levant, repreſentoit ce que le Roy a

fait pour la Religion Catholique ; celle qui estoit tournée au Nord, ce qu'il a fait pour l'Estat ; celle qui regardoit le Midy, ce qu'il a fait pour soustenir sa Dignité Royale, & celle qui estoit opposée à l'Hostel de Ville, ce qu'il a fait pour Paris. L'Inscription generale qui regnoit sur toute la Frise dans les quatre faces & retours, & qui estoit latine, faisoit entendre que *la Ville de Paris dévoüée à Dieu & au service du Roy qui est l'image de la Majesté divine, par un sentiment de pie-*

té, d'obeissance & de fidelité, & pour répondre aux desirs & aux vœux de tous ses Habitans, avoit consacré à Loüis le Grand comme au Pere de la Patrie, ce témoignage public de son respect & de sa reconnoissance. Au dedans du Temple estoient les Statuës de la Sagesse de la Valeur, de la Justice & de la Magnificence qui avoient leurs attributs comme les Figures du dehors. La Sagesse tenoit un Sceptre surmonté d'un œil. La Justice tenoit d'une main le Code nouveau, & s'appuyoit de l'autre sur un

Faiſceau d'armes. La Valeur eſtoit armée, & la Magnificence répandoit des treſors & faiſoit voir les Plans de Verſailles, du Louvre, & des autres Maiſons Royales. Chacune avoit ſa Deviſe, & huit Trophées entre les Pilaſtres marquoient les Victoires remportées ſur autant de Nations; ſur les Turcs en la journée de Sr Godard; ſur les Algeriens; ſur les Iroquois dans le Canada; ſur les Eſpagnols; ſur les Allemans; ſur les Hollandois; ſur les Flamans, & ſur les Francs-Comtois. On

avoit mis ſur des ſcabelons huit grandes caſſolettes pour accompagner ces Trophées. C'eſtoient autant de Parfums du Temple de l'Honneur, & ces parfums eſtoient ceux du Conſeil, de la Juſtice, de la Victoire, des Graces, de la Santé, de Mars du Foudroyant, & de la Paix. Sur ce Corps Attique, de petits Genies attachoient des Trophées à des arbres, ſçavoir, des Trophées de reconnoiſſance à un Cheſne & à un Peuplier : des Trophées de valeur & de grandeur Roya-

le à un Laurier & à un Grenadier ; des Trophées de pieté & de Religion à un Palmier & à un Pescher, & des Trophées de paix & de protection des Arts à un Olivier & à un Platane. On voyoit la Renommée au plus haut du Temple sur le globe de la Terre, tenant d'une main sa Trompette qu'elle enfloit de toutes ses forces, & de l'autre un signe Militaire à l'antique dont le sommet estoit l'image du Soleil, & au dessous le Buste du Roy dans une guirlande de lauriers.

avec une Echarpe volante, sur laquelle on lisoit *Totus quem suspicit Orbis*. Au dessus de la Porte de l'Hostel de Ville estoit un Tableau où la Ville de Paris sous la figure d'une Femme couronnée de Tours, & vestuë d'un long manteau brodé de petits Vaisseaux & de Fleurs de Lys qui sont ses Armoiries, presentoit au Roy les Arts, la Peinture, la Sculpture, la Graveure, & supplioit Sa Majesté par des vers Latins qu'on lisoit au dessous de ce Tableau, de leur permettre de travailler à ses Ima-

ges en un temps où la France
est remplie d'habiles Maî-
Potier. tres. Mr le Duc de Gesvres,
Gouverneur de Paris, & Mrs
les Prevost des Marchands &
Echevins, assisterent à la
ceremonie qui se fit pour
cette Statuë. Il y eut un ma-
gnifique repas dans l'Hostel
de Ville. Sur les dix heures
du soir aprés que le canon eut
tiré, on fit joüer le feu d'arti-
fice qui fut trouvé admirable,
& l'on alluma des feux dans
toutes les ruës. Voicy un Ma-
drigal de Mr Diereville sur
cette Feste.

A Mr DE FOURCY, Prevost des Marchands.

Vous, qui pour honorer de LOVIS la memoire,
L'avez placé dans ce Palais,
Dressez des Monumens eternels à sa gloire,
Et marquez-y tous ses hauts faits,
Que la Posterité ne pourra jamais croire.
Que les Peintres & les Sculpteurs
Parviennent à l'envy jusqu'où l'Art peut atteindre;
On ne sçauroit si bien le peindre
Qu'il est bien gravé dans nos cœurs.

Vous avez oüy parler plusieurs fois de la Redoute du Fort Loüis du Rhin, devant laquelle les Ennemis sont il y a plus de deux mois, avec un Corps d'Armée considerable, sans avoir pû encore remporter aucun avantage. Si leurs efforts ont esté inutiles contre une Redoute, il y a grande apparence qu'ils auroient mal réussi à l'attaque du Fort, & que la prise d'une Ville ne leur seroit pas une chose aisée. Je vous envoye la Lettre d'un Officier, qui contient un Journal de ce

qui s'est passé à cette Redoute.

LORS que la Redoute que nous avons élevée à portée de Mousquet de nostre Ouvrage à corne d'Allemagne sur la Riviere de Stolofen fut en estat de deffense, on voulut jetter un Pont sur cette Riviere qui passe au pied, afin de pouvoir aller sur les Terres de Baden faire contribuer le Pays Ennemy, à quoy s'opposerent les Allemans qui estoient des Troupes d'Infanterie & de Cavalerie de Baviere. Ils defilerent donc à couvert d'un petit Bois qui forme une espece de rideau à portée de Mousquet de nostre Redoute, & qui cache une plaine où ces Troupes sont campées. Ils vinrent faire un retranchement à demy portée de pistolet.

de la Redoute. On voulut renverser leurs desseins qui estoient de nous empescher le passage de la Riviere, & pour cela on conduisit deux petites pieces de Canon de huit livres de Balles chacune, sur la Redoute. Le Commissaire d'Artillerie fit tirer la premiere Piece qui fit fort bien sur le retranchement des Ennemis, mais ayant fait mettre le feu à la seconde elle creva, & tua sur la place le Canonnier Boutefeu. M. de Bregy, nostre Gouuverneur, eut la Cuisse fracassée. Le sieur du Roch, Major du Regiment de Ponthieu, eut un coup sur les reins. Le sieur Boucherat, Entrepreneur de la Charpente, en eut un semblable, & un Soldat eut le bras rompu dont il est mort. La blessure du sieur Boucherat n'a rien esté, celle du Major dure encore, mais elle

Glueilles.

n'est pas considerable. Les Ennemis firent grand feu de Mousquets & de Carabines qui n'abatirent que des feüilles. Le jour suivant, 12. Juin, on roula à la Redoute deux Pieces de Canon de grand matin du calibre des precedentes, & on reporta celle qui avoit crevé. On tira quelques volées de Canon sur les Ennemis qui continuerent leur retranchement pendant que nous mismes nostre Redoute en un parfait état de défense. Elle est seulement de terre de Gazon de neuf toises par en haut, & de douze par le pied. Elle a un Parapet à l'épreuve du Canon de pareille terre fraisée & palissadée, au pied de laquelle il y a un fossé plein d'eau, & par delà un retranchement de Gazon, aussi à l'épreuve du Canon, au dehors duquel passe la Riviere de

Stolofen qui forme un avant fossé qui n'est jamais guéable. Le matin de ce mesme jour, les Chirurgiens assemblez convinrent de couper la cuisse à M. le Gouverneur, ce qui fut executé sur les neuf heures. Le 13. on remena une Piece de Canon qu'on reconnut estre éventée, & l'on en remit une autre avec laquelle on continua de faire feu sur les retranchemens des Ennemis. On fit voguer sur la Riviere un grand Bateau couvert, construit de gros Madriers à l'épreuve du Mousquet, avec lequel on jetta 40. Dragons pour aller escarmoucher les Travailleurs qui firent sur nos Dragons de vigoureuses décharges, & en blesserent deux qui en sont morts. Le 14. les Allemans aprés avoir travaillé toute la nuit à mettre leur retranchement en défense, & a-

voir mis en estat une batterie de deux pieces de Canon de quatre livres de balle chacune, & fait leurs embrasures, nous salüerent de plusieurs volées qui ne firent aucun effet, leurs boulets passant au travers des arbres pour aller plonger dans le Rhin. Les autres firent simplement leurs trous dans les terres de la Redoute. Le 15. ne se passa qu'à tirer quelques coups de part & d'autre. Le 16. on ne fit aucun feu de Canon. La maladie de M. le Gouverneur estant augmentée, il fit son Testament, & regla ses affaires temporelles & spirituelles. Le 17. on tira plusieurs coups de Canon de part & d'autre; mais il n'y eut rien de considerable que la mort de M. de Bregy, Gouverneur du Fort Loüis du Rhin, arrivée sur les huit heures du matin.

Le 18. ses obseques furent faites. Le 19. on tira de part & d'autre plusieurs coups de Canon. Les Ennemis firent grand feu, & la Sentinelle ayant crié, bas, *un de ceux qui desservoit le Canon ne s'estant pas retiré de l'embouchure, receut un coup de l'éclat d'un levier que le boulet brisa, qui luy fracassa l'épaule dont il est mort. Ce mesme jour, on commença sur les dix heures du soir à monter une garde de trois cens hommes à la Redoute, à la teste desquels fut le sieur du Fort, commandant le second bataillon du Regiment de Feuquieres. Le 20. un Serrurier ayant esté travailler au Canon, receut par l'embrasure un coup de Mousquet dans le milieu de l'estomach, dont il n'est pas encore mort. M. de Frebois, Lieutenant Colonel*

du Regiment de Ponthieu, alla relever sur les trois heures la garde de la Redoute de 300. hommes. Le 21. nous tirames de grand matin quinze coups de Canon par trois décharges, & mismes en batterie six pieces de huit livres de balle chacune, dans le retranchement de la Redoute. Les Ennemis ne firent pas grand feu. Cependant un Allemand qui estoit monté sur un arbre, tua un Soldat d'un coup de Mousquet qui luy emporta la cervelle, & les autres s'estant approchez de luy, on tira encore un coup qui en blessa un autre au talon. Le Sieur du Breüil, Commissaire d'Artillerie, pointa aussitost une piece de Canon contre l'arbre où estoit monté cet homme, & l'on remarqua que le boulet emporta l'arbre & l'Allemand.

Le 22. on tira plusieurs volées de Canon sur le retranchement des Ennemis, qui ne firent aucun feu. Sur les huit heures du matin, on leur jetta sept ou huit Bombes dont la premiere alla extrémement loin, du costé de Solingue ; mais la seconde estant tombée sur le retranchement, les Travailleurs & ceux qui les soutenoient en furent épouvantez, de sorte qu'une maniere d'Officier s'étant jetté à découvert au travers de la Prée fut tiré par les nostres & jetté par terre ; quelque temps aprés il se retira à quatre pieds ; on le juge blessé. Ils n'ont atteint aucun de nos Gens, bien qu'il y ait un Dragon détaché deux ou trois fois le jour, & à present plus souvent, pour découvrir ce qu'ils font, & s'ils ne tentent point le passage, sur lequel ils

font

font des decharges de plus de vingt coups de Mousquet. M. de Monglas Clermon *qui commande en Alsace en l'absence de M. le Duc Mazarin, estant au* la Porte *Fort-Loüis, où il reside depuis la maladie de M. de Bregy, receut nouvelle que les Allemans estoient renforcez de six mille Hommes, & qu'on leur avoit amené six Pieces de Canon de 24. livres de balle chacune, avec plusieurs Batteaux de cuir, en sorte que craignant qu'ils ne voulussent donner assaut, on renforça la garde de deux cens hommes, & l'on fit porter à la Redoute quantité de Pertuisanes & de Faux pour les repousser. M. de Frebois estoit de garde, & avoit relevé M. de Ga-* Luppi *ranné, Lieutenant Colonel du Regiment de Bearn. M. de Baniere & le Chevalier de Savoye, Frere de M. le*

Comte de Soissons vinrent coucher à Stolofen. Leur aproche a fait faire divers jugemens. Les uns croyent qu'ils veulent emporter la Redoute pour pouvoir ensuite renverser nostre Ouvrage à Corne, & brûler nostre Pont du costé d'Allemagne, & les autres pensent qu'ils se veulent servir des Batteaux de cuir qu'ils ont pour passer dans l'Isle qu'on a bastie à la porte du Fort, & où il y a une forte Redoute, afin de s'y retrancher, & nous oster la liberté de sortir & entrer dans le Fort. C'est ce qui a donné lieu de renforcer la garde de 50. Hommes avec un Capitaine & un Lieutenant. On a mesme obligé le Bourgeois à faire garde sur les bords de peur de surprise. La terreur s'est neantmoins repanduë dans tous les lieux circonvoisins, &

comme ceux de l'Isle se sont retirez au Camp, y croyant estre en plus grande seureté, ceux du Camp sont accourus dans l'Isle, pensant y estre plus seurement.

Le 23. on salua de grand matin les Allemans de plusieurs coups de Canon, & de Bombes. Sur les onze heures & demie, on recommença à faire grand feu, & à tirer quelques Bombes, & douze ou quinze coups de Canon. Sur les cinq heures du soir, les Ennemis firent aussi fort grand feu, & l'on y répondit à grands Coups de Canon & de Bombes qui firent sauter une grande partie de leurs Gabions. Sur les trois heures aprés midy, on vit arriver dans la plaine un grand nombre de Cavaliers. Les Ennemis sont demeurez assez tranquilles depuis ce

temps-là. L'envie d'attaquer la Redoute les reprend de temps en temps, mais n'y faisant que de vains efforts, ils se retirent.

Enfin la moitié de la Campagne est passée, sans que vingt-cinq ou trente Puissances Souveraines qui menaçoient la France, ayent fait autre chose que de prendre Keiserswert, qu'on n'avoit pas resolu de garder, parce que la Place estoit coupée. Il ne s'y trouvoit que cent François, qui auroient fait une plus longue résistance s'ils n'eussent point esté tra-

his par les Allemands ; de ſorte qu'ils ont eu à ſe défendre de ces Allemands qui eſtoient dans la Place, & des Armées de Brandebourg, de Munſter & de Hollande, montant à vingt-huit mille hommes, ſçavoir dix-huit mille hommes de pied, & huit mille chevaux qui formoient le Siege. Il n'y a pas grande gloire à tant de Troupes d'avoir vaincu cent hommes, qui loin d'eſtre ſecondez, ont eſté trahis par ceux qui ſembloient tenir le meſme party. Il eſtoit neceſ-

ſaire que les Ennemis fiſſent cette Conqueſte, parce qu'aprés tant de menaces, on n'avoit point encore oüy parler d'eux. La priſe de cette Place leur a donné lieu d'envoyer des Courriers par toute l'Europe pour annoncer leur Victoire, & elle a eſté d'un grand ſecours aux Ecrivains, dont toute la Hollande fourmille, pour remplir leurs cahiers de cette Conqueſte. Mr de Bouflers prit environ dans le meſme temps le Château de Modave, & quoy qu'il y euſt trois cens hom-

mes de Garniſon, il s'en rendit maiſtre en moins de trois heures. Il ne faut pas s'étonner ſi nous n'en avons point fait de bruit. Les François accoûtumez à de plus grandes choſes, ne font pas ſeulement reflexion ſur des avantages de cette nature. Cependant ſi on examine que cent François tiennent quatre jours dans Keyſerswert contre trois Armées, & contre des Traiſtres qui les environnent, & que trois cens Allemands ne tiennent que trois heures contre un ſimple

party de France, on connoiſtra que toute la gloire eſt du coſté de ceux qui dédaignent de ſe vanter. L'action de Mr le Baron d'Aſfeldt, Gouverneur de Bonn, n'eſt pas moins remarquable, puis qu'avec un party de ſa Garniſon, il alla attaquer quinze cens Chevaux, leur fit repaſſer deux Rivieres, les pourſuivit dans leur Camp où il les attaqua de nouveau, les obligea de prendre la fuite, mit le feu à leur Camp, revint avec un grand nombre de Priſonniers, & avec l'ar-

gent des contributions que les Villages des environs refusoient de payer. Voilà deux actions qui pourroient faire taire ceux qui portent si haut la prise de Keyserswert ; mais comme ils n'auroient rien eu à dire depuis cinq mois qu'ils auroient pû ouvrir la Campagne, il faut les laisser parler. On dira que la France n'a rien fait, mais je trouve que depuis le mois d'Avril, chaque jour a esté pour elle un jour de triomphe, puis qu'on s'estoit proposé de l'envahir, & que

tous ses Ennemis sont encore sur leurs Terres.

Mr de Brandebourg enflé de la prise de Keyserswert, menace Bonn, mais la Riviere se trouve encore entre-deux. Il a fait jetter quelques Bombes dans cette Place, & elles n'y ont causé nul dommage, mais celles de Bonn qui sont tombées dans son Parc de l'Artillerie, y en ont fait beaucoup, & ont fracassé sept cens Bombes.

Quant à la grande Armée de l'Empire qui a moins fait que Mr de Brandebourg, mais

qui pretend faire davantage, elle s'eſt promenée longtemps ſous les ordres du Prince Charles de Lorraine, pour voir ſi en cherchant à inquieter pluſieurs Places à la fois, on n'en dégarniroit point quelqu'une pour jetter du ſecours dans celles que ce Prince ſembloit menacer, mais comme il n'eſt pas aiſé de ſurprendre les François, on peut dire qu'il a fait des pas fort inutiles. Enfin la Ville de Franc-fort craignant de paſſer un méchant hyver, ſi les François demeuroient Maiſtres de Mayence, a demandé inſtamment qu'on l'aſſiegeaſt; & comme elle s'eſt offerte de fournir la plus grande partie des frais neceſſaires pour le Siege, ſa propoſition a eſté gouſtée dans le Conſeil de l'Empereur, & on y a eu ſeulement

égard à la possibilité de prendre la Place. Le Prince Charles à qui on ne peut disputer la qualité d'habile General, jugeant le succés de ce Siege fort incertain, a voulu pour l'entreprendre avoir un ordre par écrit de l'Empereur, & suivant cet ordre il a commencé à s'y preparer, & à faire faire beaucoup de Ponts. Il a fait assieger quelques Chasteaux qui doivent se rendre toujours aux Maistres de la Campagne. Cependant leur resistance n'a pas laissé de se faire admirer. Apparemment toute l'Europe va estre attentive au siege de Mayence, dont on attend de grandes choses de part & d'autre. D'un costé on voit tout l'Empire qui fournit des hommes, de l'argent & des munitions de guerre & de bouche pour

ce Siege, un ſage General qui ne fera rien que ſelon les regles de la guerre, & un jeune Prince qui n'écoute que l'ardeur de ſon courage, & qui dés qu'une place eſt attaquée, voudroit y donner aſſaut. De l'autre coſté, la Place n'eſt pas parfaitement bonne. Les fortifications en ſont nouvelles, & elle eſt commandée par quelques endroits, mais elle eſt remplie de François, & comme ils ſont reſolus de ſe défendre avec toute la valeur qu'on attend d'eux, cette égalité du courage contre la force, balance tout, & attirera de tout le monde une attention particuliere. Les François ont la gloire d'avoir remporté les premiers avantages, puiſque n'eſtant qu'à peine inveſtis, ils ont fait des ſorties qui leur ont extrêmement

reussi. Ils ont tué plus de cinquante des Ennemis, & amené beaucoup de prisonniers daus la Ville. Le Prince Charles attend six mille pionniers pour travailler aux lignes de circonvallation, & de contrevallation, parce qu'il juge bien qu'il ne sera pas en repos dans son camp, & qu'avec de forts ramparts il ne pourra encore estre seur qu'on ne le forcera point. Il a envoyé dire à tous les Villages des environs d'apporter des munitions dans son camp, & M. le Maréchal de Duras leur a fait défendre d'en rien faire. Vray-semblablement s'ils n'ont rien de plus certain que ces provisions, ils feront quelquefois mauvaise chere. La pluspart des pionniers refusent aussi de venir, craignant que les François ne fassent plus de mal à

leurs Villages que leurs Ennemis n'en pourront faire à Mayence.

Un Party de Mont-Royal a batu quelques Troupes des Ennemis, qui passoient aux environs de la Place, parmy lesquels on dit qu'il y avoit beaucoup de Hongrois. On a fait cinquante Prisonniers, qui ont esté amenez à Mont-Royal.

Les Ennemis ne nous ont pas plus fait de mal en Flandre qu'en Allemagne, & jusqu'icy tout l'esté s'est passé en Promenades. Comme nous avons esté les premiers en Campagne nous avons vêcu à leurs dépens, & nous avons tiré beaucoup de contributions. Leur Armée grossit depuis quelques temps. Elle est formée d'Espagnols, d'Anglois, & de Hollandois, & encouragée par des soulevemens

maginaires qui les mettront en état d'agir, & par des descentes que les Flotes d'Angleterre & de Hollande doivent faire sur nos Costes. Si c'est là ce qu'ils attendent, ils n'employeront guere de poudre cette Campagne. Il falloit s'y prendre plustost ; le temps est passé, & le temps perdu ne se recouvre jamais. Toutes les fois qu'on a detaché de gros Partis, les Ennemis ne s'y sont point opposez, quoy qu'on ait esté jusqu'aux Faux-Bourgs de Bruxelles ; & lors qu'ils ont paru, ça esté souvent pour estre Spectateurs, de sorte qu'on disoit d'eux qu'on croyoit qu'ils fussent sans mouvement. Je ne vous parle point de tous ces Partis, il y auroit trop à dire. Les Troupes Angloises qui sont parmy

les Ennemis estant du nombre de celles dont le Prince d'Orange se defioit, ne sont pas resoluës de leur rendre de grands services. Il en a déserté plus d'un tiers, dont plusieurs sont icy, & les autres ont pris le chemin de Brest pour passer en Irlande. Ils assurent que si on donnoit Bataille, le reste des Anglois passeroit du costé de France Les François commencent à avancer vers les Ennemis, & peut-estre se sera-t-il passé quelque grande action, avant que vous receviez ma Lettre. Je viens de voir des nouvelles qui portent que M. de Brandebourg cõmence à se broüiller avec les Ennemis, & qu'il parle de se retirer.

Les veritables nouvelles d'Angleterre sont bien difficiles à sçavoir,

Les exactions sur les Peuples ont aliené les esprits, & le Prince d'Orange n'a presque plus pour luy que ceux qui ont trahy le Roy. Ce n'est pas que cette verité paroisse. On se déguise, & on craint trop les coups sourds dont il est malaisé de se parer avec luy. Ainsi ceux qui cherchent à se declarer, ne le feront qu'en bonne compagnie. Il est constant que Londondery n'a point esté secouru par mer, & qu'il ne le peut estre à cause de l'estacade qu'on a faite. C'est un grand ouvrage, & qui donne beaucoup de gloire à ceux qui l'ont entrepris. On parle d'un débarquement pour secourir cette Place par terre, & l'on dit qu'il doit estre commandé par le Comte de Solms. La chose est assez difficile. Il y aura des monta-

gnes à passer, & on aura beaucoup de peine à y vivre. Je ne m'étens point sur cet article, vous ayant promis de vous envoyer au 15. Aoust une Lettre qui ne contiendra que les Affaires d'Irlande & d'Ecosse. Je suis vostre, &c.

A Paris, ce 31. Juillet 1689.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR

TABLE.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

PRelude. 1
Sonnet. 10
Eloge du Roy, fait par le Prieur des Carmes de la Rochelle. 12
Sonnet. 24
Lettre d'un Député des Communes d'Angleterre à un de ses Amis. 26
Galanterie sur les Cerfs de M. le Marquis de Nonan. 48
Suite du Procés verbal qui fait connoistre qu'il y a plus de quinze ans que la Maison d'Austriche veut disposer de l'Electorat de Cologne, & de l'Evesché du Liege. 59
Ouvrage en Vers qui a remporté le Prix de l'Academie d'Angers. 101
Relation de tout ce qui s'est passé en

TABLE.

Catalogne depuis l'ouverture de la Campagne. 113
Continuation du Cabinet des Grands. 162
Idile. 165
Rondeau. 175
Loterie de Monsieur. 177
Le Gentilhomme de l'Arriereban. 187
Harangue. 198
Histoire de l'Ancien Testament. 211
Reflexions solitaires sur la vie, & sur les erreurs des hommes. 213
Histoire de l'établissement de la Republique de Hollande. 216
Lettre interceptée d'un Confident du Prince d'Orange à un de ses Amis à la Haye. 222
Election d'un Superieur General des Peres de la Doctrine Chrestienne. 236
Histoire. 238

TABLE.

Morts. 281
Suite de ce qui s'est passé en Catalogne pendant cette Campagne. 292
Enigme. 306
Ce qui s'est passé à l'occasion de la Statuë du Roy, placée dans l'Hostel de Ville de Paris. 309
Lettre d'un Officier touchant les attaques faites à la Redoute du Fort Louis du Rhin. 329
Estat des affaires de la guerre en Allemagne & en Flandre. 340
Etat des affaires d'Angleterre. 353

Fin de la Table.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Chaville, le 18. Iuillet 1683. Signé, Par le Roy en son Conseil, IUNQUIERES, Il est permis au Sieur DANNEAU, Ecuyer, Sieur Devizé, de continuer de faire imprimer, vendre & debiter le Livre intitulé, MERCURE GALANT, contenant plusieurs Relations, Histoires, & generalement tout ce qui dépend dudit Livre, par tel Imprimeur qu'il voudra choisir; Et defenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires, & tous autres de faire imprimer, vendre & debiter ledit Livre, ny graver aucunes Planches servant à l'ornement d'iceluy, ny mesme de le donner à lire, pendant le temps & espace de dix années entieres, le tout à peine de six mille livres d'amende contre les Contrevenans, ainsi que plus au long il est porté esdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté, aux charges & conditions portées, le 14. Septembre 1683. Signé ANGOT, Syndic.

Ledit Sieur DEVIZE' a cedé son droit du present Privilege à Michel Guerout, Libraire, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Avis pour placer les Figures.

L'Air qui commence par, *Iris, si c'est vous offenser*, doit regarder la page 113.

La Figure du Char doit regarder la page 195.

L'Air qui commence par, *Taisez-vous, Rossignols*, doit regarder la page 308.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

190-798 284 284
246 282 289
290-291